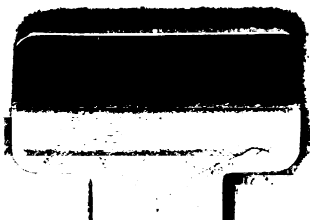

UC-NRLF
$B 255 388



PAUL GÉRALDY

AIMER

Édition nouvelle

ÉDITIONS STOCK

AIMER

DU MÊME AUTEUR

TOI ET MOI (Stock, édit.).

LE PRÉLUDE (Stock, édit.).

CLINDINDIN, conte illustré pour les enfants (Calmann-Lévy, édit.).

VOIR, ÉCOUTER, SENTIR (Flammarion, édit.).

FÉERIES (Nouvelle Revue Critique, édit.).

L'HOMME ET L'AMOUR (Hachette, édit.).

VESTIGES (Messein, édit.).

POUR PARAITRE

THÉATRE COMPLET :

Les Noces d'Argent, Aimer, Les Grands Garçons, Robert et Marianne, Christine, Double-Deux, Duo (*d'après Colette*), Gilbert et Marcellin, Vous qui passez dans l'ombre...

Et, *en collaboration avec Robert Spitzer* : Si je voulais..., La Femme Adultère, L'Homme de Joie.

PAUL GÉRALDY

AIMER

PIÈCE EN TROIS ACTES

Édition nouvelle

PARIS
ÉDITIONS STOCK
DELAMAIN ET BOUTELLEAU
6, rue Casimir-Delavigne, 6

Aimer *a été joué pour la première fois sur la scène de la Comédie-Française le 5 décembre 1921, par* **Marie-Thérèse Piérat, René Alexandre** *et M.* **Jean Hervé.** *Le rôle d'Hélène a été repris par Mme* **Germaine Rouer,** *puis par Mlle* **Claude Nollier,** *le rôle d'Henri par M.* **Jean Debucourt,** *puis par M.* **Henri Rollan** ; *le rôle de Challange par M.* **Maurice Escande.**

PERSONNAGES

HÉLÈNE
HENRI
CHALLANGE

ACTE PREMIER

ACTE PREMIER

Un salon. Porte ouverte sur un jardin français.

SCÈNE PREMIÈRE

HENRI, HÉLÈNE

La pièce est vide. Henri entre, venant du jardin. Il a des lettres dans sa main.

HENRI, vers la pièce voisine.

Tu es là, Hélène ? **(Il s'arrête sur le seuil de la porte. La personne à qui il s'adresse, le spectateur ne peut ni la voir, ni l'entendre. Un temps.)** Justement je te l'apportais. **(Il va donner une partie des lettres qu'il a à la main à la personne qu'on ne voit pas. Il revient. Sur le seuil de la porte :)** Non, pas grand'chose. **(Il descend en ouvrant ses lettres. Élevant la voix :)** Ah ! si ! Une lettre de maman !

HÉLÈNE, qu'on ne voit toujours pas, mais qui maintenant élève la voix.

De ta mère ? Comment va-t-elle ? (Henri, qui lit, ne répond pas. Elle apparaît alors dans le cadre de la porte.) Elle va bien ? (Elle s'approche d'Henri.) Je peux ?

HENRI

Bien sûr, bête !

HÉLÊNE

Tiens-toi droit.

Elle s'appuie à lui et lit la lettre en même temps que lui.

HENRI

Elle compte venir le mois prochain passer quelques jours avec nous...

HÉLÈNE

Laisse-moi donc lire ! (Un temps. Ils lisent. Il veut tourner la page.) Attends ! (Un temps.) Tourne ! (Il tourne la page. Ils se remettent à lire. Un temps. On les voit sourire en même temps, du même sourire, au même endroit. Elle quitte enfin l'épaule d'Henri. Ils se regardent tous les deux d'un air heureux et attendri.) Elle est gentille !

HENRI

Et toi, qu'est-ce qu'on t'écrit ?

HÉLÈNE

Rien. Marthe s'ennuie. Suzanne se plaint que l'air soit mou, cette saison.

HENRI

Toujours pas de nouvelles de ta sœur ?

HÉLÈNE

Tu sais bien que Jeanne n'écrit jamais.

HENRI

Invite-la à passer quelques jours avec nous, en même temps que maman.

HÉLÈNE

Tiens-toi droit !

HENRI, se redressant.

Tu m'ennuies, Hélène !... Veux-tu faire venir ta sœur ?

HÉLÊNE

Oh ! moi, je veux bien.

HENRI

Enfin, veux-tu ?

HÉLÊNE

Mais si tu veux !

HENRI

Dieu, que je déteste ces réponses ! Tu n'as pas d'avis ?

HÉLÊNE

Ma foi, non ! Prends une décision. Moi, je l'approuve d'avance.

HENRI

J'aimerais tellement mieux que tu m'en imposes une ! C'est ennuyeux de faire toujours ce que je veux. C'est vrai ! Ça m'est égal, à moi, de me faire plaisir ! J'aimerais beaucoup mieux te faire plaisir, à toi !

HÉLÊNE

Eh bien ! invitons-la.

HENRI

Sais-tu de quoi tu as l'air, Hélène ? Tu as l'air d'une femme qui s'ennuie.

HÉLÊNE

Tu es stupide.
Elle l'embrasse.

HENRI

Ah ! Challange a téléphoné. Il montera te voir avant le dîner.

HÉLÈNE

Moi ? C'est moi qu'il veut voir ?

HENRI

Il l'a bien spécifié. Il voudrait nous avoir à dîner un de ces soirs... Je lui ai dit qu'il te trouverait à la fin de l'après-midi.

HÉLÈNE

Pourquoi lui as-tu dit cela ? Je n'ai aucun besoin de voir Challange, moi ! Il est déjà venu avant-hier !

HENRI

Pardonne-moi. J'ai cru que ses visites te faisaient plaisir. Elles te faisaient plaisir jusqu'ici ?

HÉLÈNE

Oui. Mais pas trois fois par semaine. Je n'aime pas les gens qui s'imposent !

HENRI

J'ai toujours peur que tu ne t'ennuies. Une occasion s'est présentée d'une heure de distraction pour toi. Je l'ai saisie. Je ne pensais pas t'être désagréable. Mais, chaque fois que tu passes une après-midi seule, tu es de mauvaise humeur, le soir... Si ! Je l'ai remarqué. Que

deviennent tes voisines ? Mme Jouve ? Mme de Tancin ?

HÉLÈNE

Elles m'ennuient. Toutes les femmes m'ennuient.

HENRI

Je reconnais qu'il y a peu de femmes intéressantes. Mais, enfin, pour parler chiffons...

HÉLÈNE

Il est vrai que ce sujet me passionne !

HENRI

Non. Je ne peux pas te reprocher cela.

HÉLÈNE

Oh ! il ne m'ennuie pas non plus ! Je ne me prétends pas détachée de ces questions. Elles ont leur place dans la vie. Mais rien ne m'écœure comme de parler robes avec les femmes. Tandis qu'avec un homme, avec toi, ça m'amuse.

HENRI

Tu me reproches pourtant de n'avoir aucun goût.

HÉLÈNE

Je tiens tout de même grand compte de tes observations... Je vais te dire. Tu as du goût.

Mais tu as le goût lent. Tu ne comprends jamais rien à mes robes nouvelles. Après, tu ne veux plus que je les quitte. Tu es comme les gens qui ne sont pas musiciens. Ils ne peuvent aimer que les rengaines.

HENRI

Je ne me sens en effet tranquille que devant ce que je connais. Par contre, accorde-moi que je ne me lasse pas facilement de ce que j'aime.

Il l'embrasse.

HÉLÈNE

Mais, moi-même, tu as mis du temps à me comprendre. Les premières années de notre mariage, nous sommes-nous assez querellés !

HENRI

Tu voulais divorcer.

HÉLÈNE

Toi aussi.

HENRI

Tu étais tellement détestable ! Tu te cabrais toujours.

HÉLÈNE

Je défendais mes goûts, ma personnalité. Tu étais tellement tyrannique !

HENRI

Je t'aimais. Je n'admettais pas que tu ne fusses pas pareille à moi.

HÉLÈNE

Quelles scènes! Tu te rappelles ? Quels orages ! Et nous avions pourtant fait un mariage d'amour.

HENRI

Mais c'est bien pour cela que nous nous demandions tant. Nous nous demandions tout.

HÉLÈNE

Un jour, tu as été si violent, si tragique, que j'ai cru que tu allais me frapper.

HENRI

J'avais bien trop d'éducation.

HÉLÈNE

Tu m'aurais battue, sans cela ?

HENRI

Moi ? Comme plâtre !

HÉLÈNE, indignée.

Oh !... (Un temps.) Tu ne regrettes jamais ce temps-là ?

HENRI

Ma foi, non.

HÉLÈNE

Il est vrai que c'était une assez triste époque. La maison était presque vide. Le jardin n'était qu'un fouillis sauvage...

HENRI

Tu détestais ce pays. Tu t'y sentais perdue.

HÉLÈNE

A présent, je n'en admets pas d'autre... Oui. c'est mieux à présent... Mais j'étais plus jolie.

HENRI

Tu n'as jamais été aussi bien qu'à présent.

HÉLÈNE

Tu ne dis pas ce que tu penses.

HENRI

Si. Ta beauté s'est épanouie. Elle a pris quelque chose d'ample, de plus complet... de plus conscient aussi.

HÉLÈNE, étonnée par le dernier mot.

Conscient ?... Dis donc, c'est un reproche ?

HENRI

Pas du tout. C'est tout naturel.

HÉLÈNE

Dire que j'aurai bientôt trente ans! C'est affreux.

HENRI

Trente ans? C'est le bel âge de la femme, au contraire. Les certitudes, la plénitude, l'apogée.

HÉLÈNE

La fin de la jeunesse.

HENRI

Eh! oui, la fin de la jeunesse! De l'égoïste, inquiète et difficile jeunesse... le commencement de l'été, du riche et calme été... L'âge adulte du cœur!... Il ne faut jamais s'attrister sur le passé, quand ce passé a bien passé. Ce qui est désolant, ce sont les jours perdus. Les jours heureux ne sont jamais des jours perdus. Moi, ces dernières années, je sens qu'elles sont en moi pour toujours, que rien ne me les reprendra. Des jours moins heureux peuvent venir. Ils n'empêcheront pas ceux-ci d'avoir été... Vois-tu, quand on a été riche, vraiment riche, on peut être pauvre.

HÉLÈNE

Tu te sens riche ?

HENRI

Moi ? Oui, très riche.

HÉLÈNE

Tu es heureux ?

HENRI

Pleinement heureux. Et toi ?... Eh bien ! tu ne réponds pas ?... Tu n'es pas heureuse ?

HÉLÈNE

Mais si.

HENRI

Il te manque quelque chose ?

HÉLÈNE

Oh ! absolument rien. J'ai tout ce que je pouvais désirer, et même davantage. Je t'ai... Quand je me compare aux autres femmes, elles me font toutes pitié.

HENRI

Si tu n'es pas heureuse, Hélène, je cesse d'être heureux à mon tour. Ton bonheur m'est indispensable.

HÉLÊNE

Mais je suis heureuse !

HENRI

Est-ce de moi que tu as à te plaindre ?

HÉLÊNE

Puisque je te dis que je suis heureuse !

HENRI

Tu ne m'aimes plus comme avant ?

HÉLÊNE

Oh ! je ne t'aime plus, évidemment, de la même façon qu'autrefois. Mais ce n'est pas moins bien.

HENRI

Explique la différence.

HÉLÈNE

Autrefois, tu m'intimidais. Je me sentais une toute petite fille devant toi.

HENRI

Je ne l'aurais pas cru !

HÉLÈNE

Je me révoltais. Je te tenais tête. Mais je

savais très bien que tu avais raison. Je t'adorais sous ma révolte.

HENRI

Tandis qu'à présent ?

HÉLÈNE

A présent, je t'adore toujours...

HENRI

Mais ?

HÉLÈNE

Mais tu ne m'intimides plus. Je te connais Et puis je me suis développée... Je continue à croire que tu m'es supérieur, mais je ne me sens plus... inférieure, comme avant. Je me sens... Tu vas te moquer de moi !

HENRI

Dis.

HÉLÈNE

Je me sens presque ton égale.

HENRI

Tu ne m'admires plus, quoi !

HÉLÈNE, lui souriant tendrement.

Non.

HENRI

Dame ! Tu me vois tous les jours ! Tu connais mes petitesses à présent, mes manies... D'ailleurs, pourquoi m'admirerais-tu ? Je ne te suis pas supérieur. Il y a beaucoup de choses que tu comprends mieux que moi... Je crois que nous nous complétons.

HÉLÈNE

Est-ce que je suis très intelligente?

HENRI

Tu ne te cultives pas assez. Tu ne lis pas assez. C'est dommage.

HÉLÈNE

Je sais. Mais dis !

HENRI

Eh bien ! tu es... Oui, tu es très intelligente.

HÉLÈNE, *joyeusement.*

C'est vrai ?

HENRI

Oui.

HÉLÈNE

Je t'aime, tiens ! je t'aime !... (Un instant songeuse :) Oui, c'était moins bien autrefois... C'était triste... On s'aimait, soi. On n'aimait pas l'autre.

HENRI, un peu assombri.

Mais... je pense à ce que tu me disais tout à l'heure... Tu n'as tout de même pas l'impression que je... dégringole ?

HÉLÈNE

Tu es fou !

HENRI

Dis-moi comment tu m'aimes depuis que tu ne m'admires plus ?

HÉLÈNE

Eh bien ! tu m'es indispensable. Je ne conçois pas la vie sans toi. J'ai toujours besoin de tout te dire. Si j'ai une émotion et si tu n'es pas là pour la partager avec moi, elle est incomplète, indécise. Avec toi, toutes mes sensations sont certaines, définies. J'ai besoin que tu sois là pour vérifier mon cœur... (Il l'embrasse sur les cheveux, dévotement.) Tu es mon grand ami.

HENRI, comme réveillé brusquement.

Ton ami ?

HÉLÈNE

Oui. Qu'est-ce que tu as ?

HENRI

Je n'aime pas ce mot-là... Je ne suis vraiment que ton ami ?

HÉLÈNE

Mais oui ! L'ami intellectuel, moral... enfin l'ami, mon ami. Qu'est-ce qui te choque ?

HENRI, la prenant dans ses bras.

Je ne suis pas encore autre chose ?

HÉLÈNE

Oh ! c'est fini, ce temps-là, voyons ! Nous nous connaissons trop !

HENRI, changeant de visage.

Ah !

HÉLÈNE

Bête ! Je te taquine !

HENRI, gravement, réfléchissant.

Je suis peut-être trop austère. Tu trouves peut-être notre vie trop égale, trop monotone. Nous voyons peu d'amis, toujours les mêmes...

HÉLÈNE

Tu crois que j'ai des goûts mondains ?

HENRI

J'ai toujours prétendu qu'il fallait se borner, s'entourer de frontières, qu'on ne connaît jamais assez ce qu'on connaît, qu'on peut toujours aimer davantage ce qu'on aime... Mais enfin...

HÉLÈNE

Je connais tes idées. Tu sais bien que j'ai les mêmes.

HENRI

En es-tu sûre ? Je mets toujours tant d'obstination à te convaincre ! Peut-être as-tu fini par te croire convaincue, par fatigue... Tu viens de parler de tes trente ans, comme si tu trouvais que ta vie n'est pas suffisamment remplie.

HÉLÈNE

Je plaisantais.

HENRI

Beaucoup de gens ont un avis différent du mien. Regarde autour de nous. Que de cœurs insatisfaits, impatients de recommencer leur existence ! Que d'adultères ! Que de divorces !

HÉLÈNE

Tu penses à cette pauvre Antoinette ! Elle, elle a une raison. Son mari ne l'aimait guère.

HENRI

Elle ne l'aimait guère non plus.

HÉLÈNE

Elle l'avait aimé autrefois.

HENRI

Il l'avait adorée jeune fille... La vérité, c'est qu'ils n'ont su, ni l'un ni l'autre, entretenir leur amour, pourtant très ardent, et l'acclimater dans la vie. Le mariage, c'est difficile ! C'est tout un art. S'aimer d'avance, parbleu, c'est simple ! On ne se connaît pas. Le problème, c'est de s'aimer quand on se connaît. Alors, plus de masque ! Plus de tricherie ! L'amour qu'on exige de l'autre, il faut le mériter. Antoinette croit que l'amour et le bonheur sont loin, on ne sait où, ailleurs, qu'il faut courir pour les atteindre... Les voyageurs qui ont connu les plus merveilleux coins du monde préfèrent toujours leur ciel natal.

HÉLÈNE

Pourquoi me répéter tout cela ? J'ai toujours été de cet avis.

HENRI

Je parle à l'âme insatisfaite.

HÉLÈNE

Quelle heure est-il ?

HENRI

Regardez-moi un peu dans les yeux... Vous êtes lasse ?

HÉLÈNE

De quoi donc ?

HENRI

De nous ?

HÉLÈNE, tendrement.

Mon vieux ! (Ils s'étreignent.) Quelle idée d'avoir dit à ce Challange de venir !

HENRI

Allons ! Bon !

HÉLÈNE

Je le trouve obsédant, moi, ce monsieur !

HENRI

Nous lui avons fait mille avances.

HÉLÊNE

Beaucoup trop. Tu n'as pas de mesure. Lorsque quelqu'un te plaît, tu ne peux plus te passer de lui.

HENRI

Les gens de sa valeur ne sont pas si fréquents !

HÉLÊNE

Il a vraiment tant de valeur ?

HENRI

Il manque un peu de profondeur, comme la plupart des hommes d'action. Mais il est prodigieux d'audace, de décision. C'est un chef. Ce n'est pas douteux.

HÉLÈNE

Mais il a trop l'air de le savoir. Les gens qui ont tant de confiance en eux risquent fort de se casser les reins.

HENRI

Mais quelle sévérité pour Challange tout à coup !

HÉLÈNE

Il m'ennuie à la fin avec son assurance et cette façon définitive de juger les choses et les gens. Tu es trop modeste avec lui. L'autre jour, je vous écoutais discuter tous les deux. Il avait l'air de te dominer. Pourtant je suis certaine que tu avais raison.

HENRI

Son argumentation n'était pas sans valeur.

HÉLÈNE

N'importe ! Je ne veux pas que tu aies l'air de capituler devant lui !

HENRI

Je n'ai nullement capitulé.

HÉLÈNE

Je veux que tu sois toujours le plus fort !

HENRI

Orgueilleuse !

HÉLÈNE

Oui. Très orgueilleuse !... J'ai bien envie d'avoir la migraine, moi, ce soir.

HENRI

Je me montrerai à l'avenir moins empressé si tu le désires, avec Challange. Mais aujourd'hui, puisque je lui ai dit de monter...

HÉLÈNE

Pourtant, si j'avais la migraine ?

HENRI

Ne fais pas l'enfant.

HÉLÈNE

Et si j'avais une raison, moi, pour ne pas le recevoir !

HENRI

Si tu avais une raison, tu me la dirais.

HÉLÈNE

J'ai une raison.

HENRI

Voyons ?

HÉLÈNE

Challange me fait la cour.

HENRI

Je le sais bien.

HÉLÈNE, *très étonnée.*

Comment ? Tu t'en es aperçu ?

HENRI

Évidemment, je m'en suis aperçu.

HÉLÈNE

Non ! C'est vrai ? Mais... à quoi t'en es-tu aperçu ?

HENRI

Et toi ?

HÉLÈNE

Oh ! ça, c'est extraordinaire !... Et quand ça a-t-il commencé ?

HENRI

Il y a un mois, dès qu'il est arrivé ici, la première fois qu'il a dîné à la maison.

HÉLÈNE

Ce soir-là, c'était très peu de chose.

HENRI

Oui, un rien d'excessif dans l'amabilité, quelques sourires.

HÉLÈNE

Tu as vu ça ?

HENRI

Comme je te vois. La semaine suivante, chez les Tancin, une nuance de plus, des prévenances plus marquées.

HÉLÊNE, intéressée, amusée.

Mais comment as-tu pu voir ça ?

HENRI

Enfin, avant-hier, ici, tout un petit jeu d'attitudes, une voix un peu spéciale pour s'adresser à toi, une certaine éloquence aussi, et surtout la façon dont il t'a dit au revoir.

HÉLÈNE, baissant les yeux.

Et alors, qu'est-ce que tu en penses ?

HENRI

Et toi ?

HÉLÈNE

Moi ?... Je ne peux pas empêcher cela.

HENRI, très doucement.

Tu l'aurais empêché si tu l'avais voulu.

HÉLÊNE

Je me demande comment, par exemple !

HENRI

Tu es très belle... Mais si, Hélène, tu es très belle. Et tu le sais bien ! Cependant, jusqu'ici, les hommes les moins timides s'étaient toujours montrés parfaitement réservés devant toi.

HÉLÈNE

Je ne leur plaisais peut-être pas.

HENRI

Tu leur plaisais. Mais, jusqu'ici, il y avait dans ton attitude quelque chose de si pur, de si parfaitement net, que chacun comprenait tout de suite l'inconvenance, l'inutilité d'une tentative.

HÉLÈNE

Alors, je ne suis plus pure ? Je ne suis plus nette ?

HENRI

Tu l'es, mais avec moins de rigueur... Tu as été un peu coquette avec Challange.

HÉLÈNE

Tu t'en es aperçu aussi !... Eh bien ! oui, j'ai été un peu coquette, c'est vrai. Je vais t'expliquer. Je voulais savoir. Tu me dis toujours que je suis belle, et dans les salons, cependant, c'est toujours aux autres femmes que vont les compliments.

HENRI

Les compliments des hommes cachent toujours une vague intention d'offensive. Les hommes les plus hardis ne s'attaquent qu'à des femmes qu'il soupçonnent vulnérables.

HÉLÈNE

Allons ! les hommes n'ont pas toujours cette arrière-pensée !

HENRI

Mais si, Hélène !

HÉLÈNE

Enfin, Challange est le premier homme qui m'ait laissé entendre... — oh ! avec discrétion ! c'est un homme bien élevé... — que je l'intéressais, qu'il avait du plaisir à parler avec moi. D'abord, j'ai cru que je me trompais. Tu m'avais dit que c'était un homme supérieur. J'ai pensé : pourquoi un tel homme s'occuperait-il de moi ?

HENRI

Quelle modestie !

HÉLÈNE

Oh ! tu ne me crois pas ?

HENRI

Si ! Je te crois.

HÉLÈNE

Je voyais qu'il était extrêmement aimable. Et puis je rencontrais à tous moments son regard. Et il manœuvrait de façon à se trouver toujours à côté de moi... Mais, sincèrement, je n'étais pas sûre... Alors, j'ai... j'ai voulu savoir. Tu comprends ?

HENRI

Es-tu assez enfant tout de même ! Je ne m'habitue pas, je t'assure, à ce que la femme que tu es, si forte, si courageuse, et dont l'intelligence m'étonne à chaque instant, puisse être quelquefois enfant à ce point-là !

HÉLÈNE, très tendrement.

Tu n'es pas fâché ?

HENRI

Non, mais tu vois comme il est dangereux de jouer avec ces sortes de choses, et comme une petite imprudence peut créer des situations qui deviendraient vite intolérables ! Tu sens toi-même, puisque tu regrettes que j'aie dit à Challange de venir, quelle atmosphère lourde et gênante ton étourderie a créée... Tu ne sens pas

comme c'est humiliant qu'un homme, pour t'avoir approchée, ait pu concevoir une espérance, croire à une possibilité...

HÉLÈNE

Oh !

HENRI

Et n'être pas immédiatement confondu ! C'est humiliant pour toi. C'est humiliant pour moi. C'est triste.

HÉLÈNE

Il est évident que j'ai eu tort. Je n'ai pas réfléchi. Mais toi, je ne te comprends pas. Comment, ayant senti tout cela, ne m'en as-tu rien dit ?

HENRI

J'attendais que tu m'en parles !

HÉLÈNE

Et comment as-tu pu, connaissant l'attitude de Challange, continuer à le recevoir ? Bien plus, l'engager à venir ?

HENRI

Parce que je n'admets pas que Challange soit un danger ! Je n'allais pas lui donner à penser que j'avais peur, que je te croyais à la merci d'un séducteur un peu adroit !

HÉLÈNE

Moi, il me semble qu'à ta place j'aurais trouvé le moyen de lui faire comprendre...

HENRI

Ce soin-là te regarde seule.

HÉLÈNE

Tu es mon mari.

HENRI

Et alors ?

HÉLÈNE

C'est ton rôle de me défendre, enfin !

HENRI

Tu n'es pas assez grande pour te défendre toi-même ? Allons ! (Il soulève les épaules.) D'ailleurs, je te connais. Je suis certain que, si j'étais intervenu, ton orgueil se serait cabré. Il aurait eu raison. On ne monte pas la garde autour d'une femme comme toi ! (S'animant :) Intervenir ! Arguer, à propos de toi, de je ne sais quel droit révoltant de geôlier, de propriétaire ! Tu admettrais que j'attribue au mot « mari » un sens si primitif, si grossier ! Non, Hélène. Il n'y a, en matière d'amour, ni droits, ni traités, ni contrats. Il y a l'amour. Ma façon de veiller sur toi et de me défendre des autres, c'est de me

faire préférer aux autres. Je m'étonne que tu aies là-dessus un avis différent du mien.

HÉLÈNE, un peu décontenancée.

Mais quelle profession de foi ! Qu'est-ce que tu vas chercher ?

HENRI

Te défendre ! Mais, ma petite, si je pensais qu'il fût besoin de te défendre, si je cessais de croire que je suis tout pour toi, je ne pourrais plus vivre avec toi !

HÉLÈNE

Nous divorcerions ?

HENRI

Parfaitement.

HÉLÈNE

Tu parles sérieusement ?

HENRI

Très sérieusement, Hélène. Nous avons perdu notre enfant. Rien ne nous lie plus que nous-mêmes. Si tu ne m'aimais plus, quelle raison aurions-nous de continuer à vivre ensemble ?

HÉLÈNE

Non, mais, vraiment... Regarde-moi... Tu peux penser à de pareilles choses ?

HENRI

Tous les bonheurs sont périssables !

HÉLÈNE

Tais-toi, je t'en prie ! Tu finirais par me faire croire que j'ai commis un crime ! Sois tranquille ! Cette histoire ridicule est finie, bien finie. Je remettrai Challange à sa place dès ce soir. Je ne veux pas avoir de scène avec toi à cause de ce monsieur ! Il ne m'intéresse pas, ce monsieur ! Je vais le prier de rester chez lui, dorénavant !

HENRI

Non ! Non ! Cette fois, tu vas trop loin. Il n'est pas nécessaire de lui fermer ta porte. Il n'y a pas de raison. Il n'a aucun tort, lui. Il a joué son rôle d'homme. Il t'a trouvée intéressante. Ce n'est pas moi qui m'en étonnerai. Il te l'a fait sentir plus qu'il n'aurait fallu. C'est ta faute. Ce n'est pas la sienne. Tu changeras simplement d'attitude envers lui. Il comprendra qu'il s'est trompé. Et voilà tout !... Tu te rends compte, je pense, des inconvénients qu'aurait une intervention brutale. Les rapports avec lui deviendraient impossibles. Or il se fixe dans ce

pays. Il est maintenant notre voisin pour des années...

HÉLÈNE

Alors, le voilà attaché à nous pour toute notre vie ?

HENRI

C'est très vraisemblable.

HÉLÈNE

C'est gai ! Si je ne voulais plus le voir, je ne le pourrais pas ?

HENRI

Pourquoi ne voudrais-tu plus le voir ? Quand tu auras changé de façons avec lui, nos relations redeviendront ce qu'elles doivent être, c'est-à-dire parfaitement agréables.

HÉLÈNE

Et s'il ne change pas de façons, lui ?

HENRI

Tu l'en feras changer. Cela ne m'inquiète pas.

HÉLÈNE

Tu crois que c'est si facile ?

HENRI

Une femme confond un homme et le rend ridicule avec un sourire.

HÉLÈNE

Cela dépend.

HENRI

Oui, de la femme !

HÉLÈNE

Enfin, s'il m'aimait cependant ?

HENRI, s'énervant un peu.

Qu'est-ce que cela veut dire : « s'il t'aimait » ? Te connaît-il ? Qu'est-ce qu'il sait de toi ? Que tu es belle ? Et qu'il serait très agréable, évidemment, d'approcher ta beauté de plus près ! (Mouvement d'Hélène.) A toi de lui montrer que l'amour, pour une femme comme toi, a un autre sens, plus élevé. Entre les gens comme lui et les gens comme nous, il y a un vieux malentendu. Ces célibataires ne se doutent pas de ce que c'est que le mariage ! Ils ont du couple conjugal une idée un peu... littéraire... Tu le détromperas. Tu lui montreras qui tu es, ce que nous sommes. Il n'est pas bête. Il comprendra.

HÉLÈNE, après un temps.

Tu crois que, si j'avais été plus froide au début avec lui, il aurait été moins aimable ?

HENRI

Je n'en sais rien. Et cela m'est tout à fait égal. Ce qui est fait est fait. Regretter, c'est du temps perdu.

HÉLÊNE

Tu m'en veux, hein ?

HENRI

Mais non... Mais non...

HÉLÈNE, sur sa poitrine.

Je ne suis pas une malhonnête femme, dis ?

HENRI

Non, bête.

HÉLÈNE

Regarde-moi.

HENRI

Voilà.

HÉLÈNE

Qu'est-ce que tu penses de moi ?

HENRI

Il lui prend la tête dans ses mains et il la regarde longuement, amoureusement.

Je t'aime.

HÉLÈNE

Oui, mais... qu'est-ce que tu penses de moi ?

HENRI

Je t'ai répondu ! Je t'aime, cela veut dire pour moi : je t'admire, je suis fier de toi, j'ai en toi une confiance absolue.

HÉLÈNE, joyeusement.

C'est vrai ?

HENRI

Dame !

HÉLÈNE

Je t'adore, tiens ! Quel soulagement d'avoir parlé, de t'avoir dit ! C'est vrai. J'avais une oppression. C'est fini à présent. Je me sens plus légère. (Elle s'assied sur ses genoux.) C'était une stupidité. Je ne sais pas ce qui m'avait prise. (Il lui sourit.) Si tu savais comme ils comptent peu pour moi, les autres ! Va, tu peux être bien tranquille ! Je t'aime au delà de tout, par-dessus tout !... Mon vieux !

HENRI

Ce n'est pas une raison pour pleurer.

HÉLÈNE, elle se détourne et s'essuie les yeux.

Je ne pleure pas! (Elle rit.) Crois-tu que c'est bête !

HENRI, regardant vers le parc.

Attention !... Essuie tes yeux... Je vous laisserai, n'est-ce pas ?

HÉLÈNE

Non ! Non ! Je t'en prie ! Reste avec moi !

HENRI

Ce n'est pas moi qu'il vient voir.

HÉLÈNE

Raison de plus !

HENRI

Ton attitude sera bien plus significative si je ne suis pas là. (Il s'avance sur la terrasse. On le voit faire un geste d'accueil à quelqu'un.) Bonjour, mon cher!

SCÈNE II

HÉLÈNE, HENRI, CHALLANGE

CHALLANGE, entrant.

Bonjour, madame !

HÉLÊNE, froidement.

Bonjour, Challange.

CHALLANGE

Quelle jolie maison vous avez !

HÉLÊNE

Je vous avoue que c'est tout à fait mon avis. Je peux le dire. Je n'y suis pour rien. C'est mon mari qui a tout fait.

CHALLANGE

Je sais qu'il a un goût exquis... (Il regarde le paysage par la porte restée ouverte.) Est-ce tendre cette ligne d'horizon ! Est-ce assez candide, assez pur !

HENRI

Mais voyez comme, dans cette mollesse, les verticales des peupliers mettent juste l'accent nécessaire.

CHALLANGE

Vous êtes merveilleusement placés.

HENRI

Henri IV appelait cet endroit : « la plus belle lieue de son royaume de France »... Il y a ici beaucoup d'eau. C'est ce qui nous vaut ces beaux arbres.

HÉLÈNE

Ce que mon mari ne vous dit pas, c'est que ce domaine est son ouvrage. C'est lui qui a creusé l'étang. C'est lui qui a voulu ici cette nappe de rhododendrons...

CHALLANGE

Quoi ! Tout cela est artificiel ?

HENRI

Non, car je n'ai nullement contrarié la nature. C'est au contraire la nature même que j'ai aidée à s'épanouir, à mesure que toutes ses beautés se révélaient à mes ferveurs et à mes patiences d'amoureux.

CHALLANGE

On dit que ce pays n'a pas de secrets pour vous.

HENRI

On ne connaît jamais tout à fait un pays. Je tâche de connaître le mien... le mieux possible. Il n'y a que la connaissance qui justifie la possession. Si les paysans me pardonnent cette terre de luxe et cette espèce de seigneurie qu'elle me confère, c'est que je passe pour l'homme d'ici qui connaît le mieux la région. On vient me consulter d'assez loin. J'en suis fier. Si d'ailleurs

cette terre me donne tant de joie, c'est que je l'ai beaucoup regardée.

CHALLANGE

Vous aussi, vous aimez beaucoup ce pays, madame ?

HÉLÈNE

Moi ? Je ne peux plus vivre ailleurs. Je voudrais y passer toute l'année. Je n'aime plus Paris. Le monde m'est devenu odieux. Ici, j'ai mon mari tout à moi. Nous sommes seuls.

Elle est allée s'appuyer à l'épaule d'Henri.

CHALLANGE

Pourtant, l'hiver...

HÉLÈNE

L'hiver ? Mais c'est charmant, l'hiver ! Dehors, ce grand paysage nu. A la maison, les feux de brandes...

HENRI

Prenez garde, mon cher ! Ma femme va vous refaire un éloge de Chanteloup. Je vous laisse aux prises avec elle.

HÉLÈNE

Tu vas revenir ?

HENRI

Dans un instant. J'ai un mot à dire à Gonthier.

Il sort.

SCÈNE III

HÉLÈNE, CHALLANGE

HÉLÈNE

Vraiment, monsieur Challange, vous me gâtez ! J'ai déjà eu, cette semaine-ci, le plaisir de votre visite. Je ne m'attendais pas si tôt...

CHALLANGE

Je sais, madame, que je fronde tous les usages. Si vous me trouviez importun autant que je me trouve indiscret, je serais un homme bien malheureux. Du moins, je ne viens pas ce soir sans un prétexte. Votre mari a dû vous le dire.

HÉLÈNE

Voyons ? Je ne me rappelle pas.

CHALLANGE

Oh ! tout simplement, voulez-vous me faire l'honneur de dîner chez moi après-demain ? Votre mari, à qui j'ai posé la question, m'a renvoyé à vous.

HÉLÈNE

Alors, non... puisque c'est à moi de vous répondre. Je suis un peu lasse en ce moment. J'ai besoin de repos, de calme.

CHALLANGE

Allons ! J'ai mal choisi mon jour. Excusez-moi. Je partirais bien malheureux si je n'emportais avec moi une si admirable image, qui me distraira de mes remords et de mes regrets. Comme c'est joli, cette robe, madame !

HÉLÈNE, glacée.

Vous êtes bien aimable !

CHALLANGE

Il y a toujours un art étonnant dans vos robes qui savent pourtant rester si simples ! Elles vous ressemblent. Elles ont de vous ce mélange de raffinement et d'exquise simplicité.

HÉLÈNE

De grâce, monsieur, épargnez-moi vos compliments ! Vous me faites trop de compliments.

CHALLANGE

Je dis simplement ce que je pense.

HÉLÈNE

Alors, vous êtes trop aimable !

CHALLANGE

Et vous n'aimez que la mesure ! Pas trop de sorties, pas trop de compliments, pas trop de

sincérité.... Madame, vous me faites penser à ces beaux parcs à la française où tout est aligné, contenu, policé, où il n'est laissé aucune marge pour le débordement des sèves, où la nature doit obéir, se plier à des disciplines.

HÉLÈNE

C'est une critique ?

CHALLANGE

Vous me défendez les compliments !

HÉLÈNE

Vous, vous préférez les forêts ?

CHALLANGE

Pas vous ?

HÉLÈNE

J'ai horreur des fourrés où l'on déchire sa robe, de toute cette ombre où l'on étouffe, des chemins qui tournent sans cesse et dont on ne voit pas où ils mènent, des sols où on n'avance pas droit !

CHALLANGE

Mais c'est dans les jardins, madame, qu'on tourne en rond ! (Un temps. Ils se regardent.) Je vous laisse.

HÉLÈNE

Je vous retiendrais si je ne savais que le temps

d'un homme comme vous est précieux. Je m'en voudrais de vous le faire perdre.

CHALLANGE

Puisque je vous dis que je vous laisse, pourquoi voulez-vous avoir l'air de me renvoyer ? Qu'est-ce que vous avez aujourd'hui ? Votre ton est tout agressif... Vous ai-je déplu ?

HÉLÈNE

Eh bien! oui, s'il faut être franche. J'étais contente de vous connaître. Dès que vous êtes rentré en France, mon mari m'a parlé de vous dans des termes qu'il emploie rarement. Les opinions de mon mari deviennent facilement les miennes. J'ai partagé tout de suite son admiration. Je vous ai témoigné très franchement mon plaisir... Eh bien ! je ne trouve pas qu'à une sympathie si sincère vous ayez répondu loyalement. Tenez, disons, si vous voulez, que vous avez tenté d'établir entre nous cette sorte de rapports coquets qui sont les rapports ordinaires des hommes et des femmes d'aujourd'hui. Oh ! c'est peu de chose, je vous l'accorde ! C'est trop pourtant.

CHALLANGE

Eh bien ! madame, sur cette attitude que vous jugez si sévèrement tout à coup, je vais, si vous le permettez, m'expliquer...

HÉLÈNE

Inutile ! Je ne veux pas discuter cette question avec vous. Mon changement vous a surpris. Vous m'en avez demandé les raisons. Je vous les ai données. C'est tout.

CHALLANGE

Permettez-moi de vous...

HÉLÈNE

Non ! Si je me suis trompée, tant mieux ! Il va vous être facile de me le prouver. Alors, mon mari et moi, nous serons très heureux de vous recevoir et de vous témoigner notre estime... (Un temps.) Voyons ! Sommes-nous amis ?... (Il ne répond pas.) Mais si ! Nous sommes amis !

CHALLANGE

Soit !

HÉLÊNE

Il ne s'agit que de s'entendre ! (Aimablement.) Asseyez-vous ! (Il hésite.) Asseyez-vous ! (Il le fait.) Quelle belle journée !

CHALLANGE, sombre.

Oui... qui s'en va ! C'est lugubre, ces belles journées qui tombent ainsi, qui disparaissent... Tout ce beau temps perdu !

HÉLÈNE

Non, pas perdu ! Des jours heureux ne sont jamais des jours perdus.

CHALLANGE

C'est vrai. Vous êtes heureuse.

HÉLÈNE

Oh ! parfaitement heureuse !

CHALLANGE

Vous êtes si raisonnable ! Vous ne demandez au temps que de vous conserver ce qu'il vous a donné ! Vous appelez bonheur l'absence de maux !

HÉLÈNE

Vous vous trompez. J'appelle bonheur le bonheur.

CHALLANGE

Ne rien désirer, ce n'est pas vivre !

HÉLÈNE

Désirer, ce n'est pas être heureux. Je suis heureuse. Je ne regrette pas ces jours qui passent en me laissant un souvenir parfait. Nous en parlions avec mon mari tout à l'heure. C'est doux de vieillir quand on se dit qu'on n'a pas perdu sa jeunesse, quand on a derrière soi ce trésor du souvenir auquel chaque jour ajoute encore..

CHALLANGE

Le souvenir !

HÉLÈNE

Pourquoi cette moue ?

CHALLANGE

Ce n'est pas sain, le souvenir ! Le passé, moi, je le déteste ! C'est au point que je ne garde aucun papier, aucune lettre. Pas d'archives ! Je supprime les vestiges de ma vie, ceux des moments heureux ou flatteurs comme les autres. L'avenir me pourvoira, je pense, de meilleurs éléments de plaisir ou de fierté. Nous ne sommes que trop enclins à nous retourner en arrière et à marcher à reculons. Ne flattons pas cet instinct-là ! Notre mémoire ne garde déjà que trop d'images, et le sillage que nous laissons derrière nous n'est que trop profond. Il ne faut pas rester penché sur un sillage. C'est en avant qu'il faut se tenir, debout, à la proue du bateau !

HÉLÈNE

Il viendra cependant un jour où nos souvenirs seront notre seule richesse.

CHALLANGE

Alors il sera temps d'en faire le compte. Jusque-là, il ne faut qu'en amasser le plus possible et vivre avec intensité, sans perdre de

temps. La vie passe ! Vous ne sentez pas comme les jours glissent et se perdent les uns dans les autres ? Je me vois encore arrivant ici pour la première fois, demandant ma route, me trompant, ne trouvant pas votre portail. Je me rappelle le premier aspect de votre maison, dans les arbres, si différent de l'aspect d'aujourd'hui, l'œil dont je regardais ces choses. Et puis votre arrivée. Vous veniez de la roseraie... Mais c'était à l'instant ! Mais c'était tout à l'heure ! Et il y a un mois ! Un mois ! Y songez-vous ?

HÉLÈNE

C'est vrai. Cela fait un mois.

CHALLANGE

Songez-vous à ce qu'elle emporte encore, cette journée-ci qui glisse, qui fuit, comme une voleuse ! Songez-vous que nous ne vivons qu'une fois, et que le champ se réduit sans cesse de nos possibilités ! Déjà, tout ce que nous n'aurons plus ! Vous ne sentez pas, en vous avançant vers la vie, tout ce que la vie nous retire ? Quand on est extrêmement jeune, on croit que tout sera toujours possible. Mais déjà que de restrictions ! Que de barrières ! Moi, je me désespère sans cesse de tout ce que je n'aurai pas ! Je ne serai pas marin. Je ne serai pas savant. Je ne serai pas artiste. Trop tard ! Défendu, tout cela ! Impossible ! Je pense à tout ce que sont les

autres. C'est affreux tous ces autres ! N'être que soi, madame, quand il y a tous les autres ! Il me semble que chaque jour on abdique un nouveau pouvoir ! Ah ! chaque seconde est précieuse ! La vie entière n'est qu'un moment !

HÉLÈNE

Oui, un moment. Nous le savons bien, nous, les femmes, pour qui ce moment est encore deux fois plus rapide que pour vous. C'est pourquoi ce moment, il faut le vivre avec douceur, avec calme, profondément. La vie est à peine assez grande pour contenir un seul bonheur. Ce sont ceux qui veulent tout saisir qui n'auront rien eu à la fin. Il faut étreindre avec passion une seule chose, et prendre bien garde de ne pas la laisser tomber.

CHALLANGE

Une seule chose ? C'est bien grave ! La fatigue peut venir.

HÉLÈNE

On ne se fatigue jamais de ce qui est vraiment bien. Tenez, cette vue, je la regarde tous les matins, de ma chambre, depuis des années, et tous les matins, cependant, elle me ravit, elle m'étonne. Tous les matins, je songe devant elle : « Quelle merveille ! » Elle est toujours nouvelle pour moi. On n'épuise pas un vrai bonheur. Tous les bonheurs y sont contenus.

Dans un être qu'on aime, il y a tous les êtres.
Le monde tient dans un jardin.

CHALLANGE

Non ! non ! Les êtres sont divers ! Les pays sont divers ! C'est un crime de réduire le monde à la pauvre mesure humaine !

HÉLÈNE

Mais, si l'on ne sait pas se borner, comment réaliser jamais quelque chose de parfait ?

CHALLANGE

Ah ! oui, la perfection !

HÉLÊNE

Sans doute !

CHALLANGE

Mais la perfection, c'est un mur ! Que ferez-vous après que vous l'aurez atteinte ? Vous la goûterez, et puis vous la goûterez encore, aujourd'hui, demain, tous les jours ! Un but qu'on ne renouvelle pas, c'est une borne. Il y a d'autres buts après le but atteint, et cent mille perfections après la perfection ! Vous n'avez jamais entendu se révolter en vous les autres femmes possibles que vous étouffez au fond de vous, qui vous éblouiraient peut-être si vous leur permettiez de vivre ! Une autre femme ! Y

pensez-vous ? Vous n'êtes qu'une parcelle de vous-même ! Autre chose ! Sentez-vous la magie de ce mot ? Devenir, dans d'autres décors, et parmi de nouveaux visages, un autre soi ! Ah ! ce que vous avez est parfait, je le sais ! Elle est parfaite, votre Charente avec son passé de châteaux. Elle est parfaite, votre maison, parfaite de proportions, de couleurs, d'arrangement ! Il est parfait, ce paysage ! Mais, madame, il y a le monde !

HÉLÈNE

Taisez-vous ! Vous m'étourdissez ! Autre chose ? Une autre personne ? C'est effrayant ! Le monde ? Mais ce n'est qu'un mirage ! Mais oui ! Romantique que vous êtes ! Vous croyez que vous me troublerez ? Non ! non ! Et je vais vous répondre. Les voyageurs qui ont connu les plus merveilleux coins du monde préfèrent toujours leur ciel natal !

CHALLANGE

Ils le disent, mais ce n'est pas vrai ! Là-dessus, vous pouvez me croire ! Le village natal ? Mais il nous brûle les pieds ! Nous n'y touchons que pour y puiser plus d'ardeur pour d'autres départs ! Comment, d'ailleurs, aimer un sol où le hasard nous a fait naître, que nous n'avons pas même choisi !

HÉLÈNE

Mais cette Charente, je l'ai choisie ! Mon mari l'a choisie, ce qui revient au même !

CHALLANGE

Vous êtes sûre que cela revient au même ?

HÉLÈNE

Naturellement ! J'ai les mêmes goûts que mon mari ! Si j'ai épousé mon mari, c'est que j'avais les mêmes goûts que lui !

CHALLANGE

Vous vous êtes mariée à quel âge ?

HÉLÈNE

A vingt ans.

CHALLANGE

Et vous croyez qu'on sait ce qu'on aime à vingt ans ! Vous avez adopté ses goûts, parce qu'il était là, parce qu'il y a chez la femme un besoin de croire, d'accepter. Vous avez écouté parler l'homme auprès duquel le hasard vous avait conduite.

HÉLÈNE

Prenez garde ! N'oubliez pas nos conventions ! Sachez d'ailleurs que je me suis mariée par amour, que j'ai fait un mariage d'amour !

CHALLANGE

Mais qu'est-ce que c'est que l'amour d'une

jeune fille de vingt ans ! Pensez-vous vraiment qu'une jeune fille sache ce qu'elle est et ce qu'elle donne ! Je me demande comment un amour de jeune fille peut contenter l'orgueil d'un homme ! Moi, je n'aurais jamais pu épouser une jeune fille, me passionner pour l'inconnu de cet être obscur, incomplet. C'est le second amour qui compte chez une femme ! Celui-là est une élection, le choix conscient d'un être arrivé à lui-même, qui sait ce qu'il vaut, ce qu'il veut ! Une femme se donne quand elle se donne ! Mais une jeune fille est toujours prise !

HÉLÈNE

Assez ! C'est grossier ce que vous dites ! C'est grossier et c'est faux ! Vous me blessez !... Vous voyez bien qu'on ne peut pas parler avec vous librement sans le regretter aussitôt, sans que vous perdiez toute mesure !

CHALLANGE

Pardonnez-moi ! Mais ce que je vous ai dit là, voyez-vous, j'en suis tellement sûr !

HÉLÈNE

Eh bien ! gardez vos certitudes ! Ces sortes de conversations me sont nettement désagréables ! (Elle le quitte et s'approche de la porte. Elle appelle :) Henri !... En passant, s'il vous plaît, dites donc à mon mari... Il est là-bas, il parle avec son jardi-

nier. Dites-lui que je voudrais qu'il vienne. Vous voulez bien ? (Il s'incline. Sèchement :) Merci.

CHALLANGE

Votre main ! (Elle la lui refuse du geste.) Comme vous êtes méchante !

HÉLÈNE, avec une nuance de défi.

Vous ne voulez pas appeler mon mari ?

CHALLANGE

Si, madame.

Il sort.

SCÈNE IV

HÉLÈNE, HENRI

HÉLÈNE, avec chaleur.

Enfin ! Comme tu as été long ! (Entre Henri.) Quel beau soir, hein ? Crois-tu qu'il fait doux ! Tu m'aimes ?

HENRI

Oui.

HÉLÈNE

Je lui ai parlé, tu sais !

HENRI

Ah !

HÉLÈNE

Il venait nous inviter pour après-demain. J'ai refusé.

HENRI

Ah !

HÉLÈNE

Puis il a commencé à me faire des compliments. Alors, je l'ai prié de finir, et, très nettement, je lui ai dit tout ce que j'avais à lui dire : que nous avions de l'estime et de l'amitié pour lui, mais que son attitude commençait à me déplaire et qu'il faudrait qu'il en changeât s'il voulait rester notre ami.

HENRI

Très bien. Qu'est-ce qu'il a répondu ?

HÉLÈNE

Oh ! je ne l'ai pas laissé répondre ! Je lui ai dit : « Je ne veux pas discuter là-dessus avec vous !... » Et puis j'ai parlé d'autre chose.

HENRI

Parfait !

HÉLÈNE

Alors, tu ne m'en veux plus ?

HENRI

Je ne t'en ai jamais voulu !

HÉLÈNE

Sûr ?

HENRI

Sûr.

HÉLÈNE

Regarde. La terre est toute rose. Les troncs des arbres sont violets. Et ce ciel ! On dirait une plage, avec d'immenses dunes d'or blond !

HENRI

C'est vrai.

HÉLÈNE

C'est exubérant comme une flamme et tendre comme une soie ancienne. Cela berce et exalte à la fois ! (Appuyée contre lui, rêveuse :) On voudrait s'en aller dans cette douceur ardente !... (Un temps. Ils regardent le ciel.) Viens t'asseoir un peu auprès de moi. Tu devrais être plus souvent auprès de moi, te montrer plus tendre avec moi. Comment veux-tu qu'il sente ce que tu es pour moi, si tu m'abandonnes toujours ?

HENRI

Aujourd'hui, c'était nécessaire. D'ailleurs, ce que je suis pour toi, c'est en toi qu'il faut qu'il le sente !

HÉLÈNE

Quel étrange homme ! On sent en lui un goût de la vie, du mouvement ! Il faisait tout ce qu'il pouvait pour rester calme, mais il avait sur le cœur ce que je lui avais dit. On sentait en lui

l'idée fixe. Elle sortait de lui malgré lui !... Oh ! il ne m'a rien dit que je ne puisse entendre ! Il parlait de choses générales. Mais, sous chaque mot, il y avait une allusion... J'ai su lui répondre, d'ailleurs ! Sois tranquille !... Il a des idées enfantines. Il m'a dit des choses !... Tout de même, ce n'est pas toujours commode de lui tenir tête. Il a des attaques brusques qui déconcertent quelquefois... Je ne trouvais pas toujours le mot exact à lui répondre, l'argument qu'il aurait fallu...

HENRI

Il ne s'agit pas d'arguments. Il suffit que les propos qu'il t'a tenus aient glissé sur toi sans t'émouvoir, et qu'il l'ait senti.

HÉLÈNE

Bien sûr ! Mais tout de même, pour moi, pour ma fierté, j'aimerais pouvoir lui répondre... Il a voyagé, lui, il a vu beaucoup de choses. Cela donne à tout ce qu'il dit une apparence de vérité que tu démolirais d'un mot, toi, j'en suis sûre ! Moi, je suis devenue paresseuse pour m'exprimer. C'est naturel. Tu dis toujours beaucoup mieux que moi ce que je sens.

HENRI

Qu'est-ce qu'il t'a dit, voyons ? Donne-moi un exemple.

HÉLÈNE

Oh ! il m'a dit... Je ne sais plus, moi !... Il m'a

dit qu'il fallait vivre avec intensité, désirer toujours davantage, poursuivre des bonheurs nouveaux.

HENRI

Comme si c'était facile déjà d'en atteindre un ! Un bonheur atteint, réussi, mais c'est un miracle, un chef-d'œuvre !

HÉLÈNE

C'est ce que je lui ai dit. Mais il répond : « N'avoir qu'une seule chose, c'est bien grave ! » C'est bien un peu vrai. Ainsi, tiens ! Avoir des enfants, c'est divin. Mais n'en avoir qu'un, nous savons comme c'est effrayant, comme c'est grave ! Avoir un seul enfant, c'est terrible ! (Un silence.) Il dit aussi que l'on s'étrique en s'enfermant dans des frontières. Il dit qu'on porte en soi des personnages divers qu'il faut laisser se révéler. Il dit que nous ne soupçonnons pas ce que nous pourrions devenir, transportés dans un autre cadre, au milieu d'une vie nouvelle.

HENRI

Antoinette raisonnait ainsi. Tu sais le résultat de sa double expérience. On ne se renouvelle pas, on se perd en se dispersant.

HÉLÈNE

Je lui ai dit cela aussi.

HENRI

C'est en nous dirigeant toujours dans le même sens, c'est en creusant la même matière que nous arriverons un jour à satisfaire ce goût qui est au fond de nous du définitif, du parfait.

HÉLÊNE

La perfection...

HENRI

Il n'y a qu'elle qui contente.

HÉLÈNE

Je lui ai dit cela aussi... Mais il m'a dit : « Cette perfection une fois atteinte, toujours cette perfection alors ? Toujours la même ? Toujours ? Toujours ?... » Notre maison, tiens, par exemple. Elle est parfaite, notre maison. Cette Charente aussi est parfaite... Mais alors, cette année, la Charente, notre petite maison de Charente. Et puis, l'année prochaine, notre maison de Charente ! Et l'année suivante, la Charente ! Et toujours, et toute notre vie, notre petite maison de Charente !

HENRI, pâlissant.

Eh bien ! oui. Que voudrais-tu d'autre ?

HÉLÈNE

Il dit, lui, qu'il y a l'immensité du monde, et la

diversité merveilleuse de la vie... Il dit qu'il y a autre chose... Il dit qu'il y a... Je ne sais pas, moi... Enfin... tu comprends... autre chose !

HENRI

Naturellement ! Tout ce qui est loin est merveilleux ! Ce qu'on ne connaît pas satisfait tous les rêves ! Les rêves, ce reste des brumes de l'enfance qui traîne toujours au fond de nous. Nous parlions encore aujourd'hui de ce paradis imbécile que nous nous demandions autrefois. Tu préférais notre présent plus réaliste, plus sage et beaucoup plus heureux. N'est-ce pas ? Tu le préférais ?... Tu m'écoutes ?

HÉLÈNE, lointaine.

Oui, je t'écoute.

HENRI, après un silence.

C'est tout ce qu'il t'a dit ?

HÉLÈNE

Il m'a dit encore : « Une jeune fille... »

HENRI

Une jeune fille ?

HÉLÈNE

Non... Non... Rien.

HENRI

Il t'a dit : « Une jeune fille ?... »

HÉLÊNE

Je ne me souviens plus.

HENRI, après un silence.

Il est certain qu'il y a dans la réalité quelque chose d'un peu sévère. Le bon s'y mélange au moins bon, et même au mauvais, d'une façon qui les rend souvent indiscernables. La vie à deux a ses périls. Toutes les heures n'y sont pas parfaites. Et il arrive que l'on se perde un peu l'un l'autre. Il s'agit de garder confiance, de ne pas voir d'animosité où il n'y a que clairvoyance, et de profiter du miroir sans complaisance qu'on vous tend pour éliminer de soi le médiocre ou le mauvais. Les impatients qui se découragent ou qui se révoltent ne voient pas qu'en s'engageant sur une route nouvelle ils y apportent les mêmes éléments d'insuccès. Les chances de bonheur du mariage viennent justement de ce que le mariage est une union définitive. Ceux qui croient qu'on peut recommencer recommenceront éternellement... Tu entends ce que je te dis, Hélène ?

HÉLÈNE

Oui, oui...

HENRI

Tu n'as pas écouté.

HÉLÈNE

Mais si !

HENRI

Qu'est-ce que j'ai dit ?

HÉLÊNE

Tu as dit : la perfection, l'unité, le village natal.

HENRI

Et puis ?

HÉLÊNE

C'est tout.

HENRI

Tu vois que tu ne m'écoutais pas !

HÉLÊNE

Tu répètes toujours la même chose !

HENRI

Ah ! Eh bien ! justement, je te disais une chose nouvelle, très juste, qui aurait dû te frapper. C'est celle-là qu'il fallait écouter. Je te disais... (Elle a un imperceptible mouvement d'impatience.) Qu'est-ce que tu as ?

HÉLÊNE

Mais rien !

HENRI

Ça t'ennuie, ce que je te dis !

HÉLÈNE

Du tout.

HENRI

Tu m'as demandé des raisons !

HÉLÈNE

Assieds-toi !

HENRI, après un silence, avec un effort, très doucement.

A quoi penses-tu ?

HÉLÈNE

Tais-toi un peu !... (**Elle dit enfin, comme à elle-même :**) C'est joli cette fenêtre qui vient de s'éclairer dans le pavillon. Les domestiques s'obstinent à y porter les lampes avant de fermer les croisées. Les phalènes vont entrer. C'est sûr... Comme c'est drôle ! Il faisait grand jour. Cette seule fenêtre allumée donne au jardin un air de soir.

HENRI

Tu sais qu'il est déjà très tard.

HÉLÈNE

Oui. Mais, avant cette lampe, on ne le sentait pas.

Il s'approche d'elle. Elle reste indifférente, rêveuse, tournée vers cette porte ouverte sur le soir. Il la regarde.

ACTE SECOND

ACTE SECOND

Une terrasse dans un parc. Septembre.

SCÈNE PREMIÈRE

HÉLÈNE, HENRI

Hélène, seule, au fond d'un fauteuil de jardin, a sur les genoux un livre qu'elle ne lit pas. Soudain, elle tressaille. Elle a senti une présence derrière elle. Elle se tourne vivement vers l'ombre des arbres où, pourtant, personne n'est visible.

HÉLÈNE

Comment ! Tu étais là ? Qu'est-ce que tu faisais là ?

HENRI, s'avançant.

Je passe. Ne te dérange pas.

HÉLÈNE

Il y a longtemps que tu es là ?

HENRI

Non. Sois tranquille. J'arrivais.

HÉLÈNE

Je n'aime pas qu'on me regarde ainsi, par derrière, quand je ne le sais pas.

HENRI

Tu as peur qu'on ne surprenne ce que tu penses ?

HÉLÈNE

Où vas-tu ?

HENRI

Je descends.

HÉLÈNE

Pourquoi passes-tu par ici ? Tu avais à me parler ?

HENRI

Moi ? Non. Moi, je n'ai rien à te dire. (Un temps.) Toi non plus, à ce que je vois ?... N'est-ce pas ? Tu n'as rien à me dire ?

HÉLÈNE

Si j'avais quelque chose à te dire, je te le dirais ! (Ils se regardent fixement. Elle baisse enfin les yeux, gênée. Puis, doucement :) Qu'est-ce que c'est donc que ce bruit de cognée qu'on entend là ?

On entend, en effet, depuis un instant, des bruits sourds, lointains : la cognée d'un bûcheron dans les pinèdes. On l'entendra, de temps en temps, au cours de la scène et au cours de la scène suivante, et encore une fois, tout à la fin de l'acte, comme un lointain tambour funèbre.

HENRI

Des peupliers qu'on nous abat. Je vais les regarder tomber. C'est très beau, c'est très émouvant, ce craquement, ce grand bruit de feuilles. On a l'impression que les branches vont entraîner le ciel avec elles ! Ça ne te tente pas ?

HÉLÈNE

Non.

HENRI

Tu attends quelqu'un peut-être ?

HÉLÈNE

Challange m'a dit qu'il viendrait, oui.

HENRI

Il vient tous les jours, à présent ?

HÉLÈNE

Il y a trois jours qu'il n'est pas venu. Et puis ? Quand il viendrait tous les jours, où serait le mal ? C'est le seul de nos amis qui me plaise. Cela ne doit pas t'étonner. Tu le jugeais un homme supérieur, autrefois. Ce n'est pas ma faute si, maintenant, tu trouves qu'il a trop de qualités.

HENRI

Oui. Eh bien ! il faut en finir !

HÉLÈNE

Je ne comprends pas.

HENRI

Si. Tu comprends. (Ils se regardent.) Challange te poursuit ! Il te veut ! (Mouvement d'Hélène.) Mettons qu'il t'aime, si tu préfères, puisque c'est comme cela qu'on dit ! (Elle détourne la tête, il reprend :) J'ai été patient, je crois. Je l'ai accueilli comme un ami, confiant dans ta défense, dans ton amour pour moi, confiant dans la femme que tu es. Mais, à la fin, je n'en peux plus. Il est temps de changer de méthode !

HÉLÈNE

J'aimais mieux ta première attitude !

HENRI

Moi aussi.

HÉLÈNE

Eh bien ! mais... condamne-lui ta porte !

HENRI

Ce n'est pas tout à fait si simple. Nous sommes deux. Il ne s'agit pas d'expulser Challange de chez moi, mais de chez nous. Je n'admets pas, du moins je n'admets pas encore, que, toi et moi, cela ne fasse pas un. Il faut, par

conséquent, que nous soyons d'accord. J'ai besoin de ton approbation.

HÉLÈNE

Que de scrupules, mon Dieu !

HENRI

Il ne s'agit pas de scrupules ! Si je suis seul à faire ce geste, je nous diminue tous les deux.

HÉLÈNE

Alors ?

HENRI

Alors, je te demande si tu ne crois pas que l'expérience a assez duré, s'il n'est pas temps de lui signifier qu'il est de trop ici ?

HÉLÈNE

Et tu prétends que ce soit moi...

HENRI

Oh ! moi ou toi ! Ce n'est pas là ce qui importe ! Ce qui importe, encore une fois, c'est que nous agissions d'accord, et qu'il sente que nous sommes d'accord.

HÉLÈNE

Je refuse de m'associer à un geste brutal, que rien ne justifie. Je n'ai pas à me plaindre de Challange.

HENRI

Parbleu ! Tu te sens adorée ! Ça ne t'offense pas, toi ! Au contraire ! Mais que l'attitude de ce monsieur soit une insulte à ton mari, c'est une chose que tu ne sens pas, qui ne t'atteint pas ! Ça t'est égal ! Crois-tu que tu peux être assez femme !

HÉLÊNE

Que t'importe son attitude ? Tu es sûr de moi, j'imagine ! Il doit te suffire que, moi, je sois ce que je dois être !

HENRI

Tu n'es pas ce que tu dois être ! Tout serait fini depuis longtemps si tu avais, quand je te l'ai dit, affirmé ton indifférence et ton dédain. Mais cet homme dont tu ne peux pas ignorer les intentions, tu le flattes, tu lui souris !

HÉLÊNE

Tu dis ?

HENRI

Vous faites des promenades ensemble !

HÉLÈNE

Oh ! c'est arrivé une fois ! Je devais aller à Boutiers. Il m'a offert de m'accompagner. Devant toi, d'ailleurs !

HENRI

Devant moi, oui ! Et de quel air de provocation, de défi ! Car, il faut lui rendre cette justice, ce n'est pas un hypocrite, ça non ! Ce n'est pas un fourbe ! Il a l'air de me les crier, ses intentions ! Crois-tu qu'il aurait tant d'audace si tu l'avais découragé ?

HÉLÊNE

Je l'ai fait !

HENRI

Non, tu ne l'as pas fait ! La preuve, c'est que j'éprouve un malaise odieux, à présent, quand il vient ici. J'ai l'air, entre vous deux, d'un gêneur, d'un jaloux. C'est un rôle que je ne veux pas jouer, qui m'écœure, qui m'est insoutenable. Il y a longtemps que j'aurais souffleté cet homme si je voyais que ses assiduités t'importunent ! Mais elles ne t'importunent pas ! Je suis bien moins humilié par son audace que par l'aisance avec laquelle tu la supportes. Aussi je suis paralysé, et ce n'est pas entre lui et moi qu'est le débat. C'est entre nous, Hélène ! Oui, entre toi et moi.

HÉLÈNE

Ah çà ! mais qu'est-ce que tu crois donc ?

HENRI

Je crois que tu t'égares, que tu ne vois plus clair.

HÉLÈNE

Tu te trompes. Je suis très lucide. Challange éprouve pour moi un sentiment profond, parfaitement respectable, et qui a sa beauté. Je fais ce que je dois pour que ce sentiment se calme, évolue, s'assainisse...

HENRI

Et combien de temps penses-tu que te demandera cette cure ?

HÉLÈNE

Je n'en sais rien ! Et puis laisse-moi ! C'est injurieux, à la fin, ces doutes, ces soupçons ! Je te défends de me parler de cette façon !

HENRI

C'est plus facile que de répondre ! Mais, ma petite, si en ce moment tu n'avais rien à te reprocher, si tu étais vraiment toi-même, est-ce que tu supporterais que cet homme, que cet étranger soit la cause entre nous d'une scène si vulgaire ! Est-ce que ce n'est pas toi qui devrais me crier : « Mais c'est fini ! Je ne veux plus le voir ! Je le chasse de cette maison ! »

HÉLÈNE

Ce n'est pas moi qui suis la cause de cette scène ! Tant pis pour toi si tu es fou ! Je n'infligerai pas un pareil affront à un homme que je

respecte, que j'admire, que toi-même tu m'as appris à admirer !

HENRI

Mais avoue-moi donc, malheureuse, qu'il a fini par te troubler, qu'en ce moment tu as l'esprit tout plein de lui, que tu te débats, que tu souffres !

HÉLÈNE

Si c'était vrai, cela ne regarderait que moi ! Quelle femme me crois-tu donc ?

HENRI

Je te défends de revoir cet homme !

HÉLÈNE

Ah ! nous y voilà donc enfin ! C'est là que tu voulais en venir !

HENRI

C'est en tout cas par là que j'aurais dû commencer ! La femme est un être inférieur qu'il faut garder, comme une chose. Tu n'es qu'une femme, comme toutes les femmes ! C'était folie que de compter que tu aurais assez de cœur et de raison pour mépriser cette volupté d'être un objet de convoitise, cette satisfaction de se sentir une proie ! J'aurais dû faire ce qu'à ma place tout autre mari aurait fait : éloigner cet homme de toi, dès le premier jour, sans raffiner

sur les moyens ! C'est moi qui vais recevoir Challange ! Rentre à la maison ! Dépêche-toi !

HÉLÈNE, humiliée jusqu'aux larmes.

Je ne t'obéirai pas ! Je n'ai pas d'ordres à recevoir !

HENRI, terrible, et la saisissant au poignet.

Hélène !

HÉLÈNE, fixe, les dents serrées.

Henri !

Ils restent ainsi, face à face, se regardant sauvagement.

HENRI, enfin, se maîtrisant, la lâche et détourne la tête.

Ainsi, voilà où nous en sommes !

HÉLÈNE.

J'ai tort. Tu es le maître ici. J'obéirai. Je ne reverrai pas Challange. Tu es content ? Tu as ce que tu voulais ?

Elle va partir.

HENRI, l'arrêtant.

Non pas ! Reste ici. C'est moi qui ai tort. Je ne veux pas de cette défaite. Je ne pourrais pas supporter qu'il reste en toi un doute ou une obscurité. Non ! non ! Il faut que tout soit clair ! Vois Challange. Reçois-le. Je ne t'en empêche pas. Dans quelque temps, j'espère que ce sera bientôt, tu me diras lequel de nous deux tu préfères. Si c'est lui, tu disposeras de toi. Tu

es jeune. Tu referas ta vie... (Plus doucement :) En somme, c'est naturel, ce qui nous arrive là. Pourquoi pas ? Il m'est arrivé de penser qu'un jour tu me comparerais à d'autres. J'accepte la lutte et le risque. Vois-le. Challange a des armes pour lui : le mystère, la nouveauté. Tu ne le connais pas : c'est un grand avantage ! Mais j'ai un avantage aussi, moi : tu me connais. (Les yeux mouillés, en proie à une grande émotion :) Je crois en moi. Je crois aussi en toi, Hélène. C'est à toi que je te confie... A ce soir. Je rentrerai tard. J'ai besoin d'air. Ne m'attends pas. Excuse-moi si je te laisse dîner toute seule.

Il s'éloigne. Elle le suit des yeux, longuement... puis reste songeuse, les yeux tournés vers la campagne. Un temps. Challange paraît.

SCÈNE II

HÉLÈNE, CHALLANGE

CHALLANGE

Enfin ! Enfin ! (Il court à elle et parle avec véhémence.) Pourquoi m'avez-vous imposé ces trois affreux jours de retraite ? Depuis trois jours, je cours les routes sur ma voiture. Je suis allé jusqu'à la mer, plusieurs fois, à des allures folles, comme si ce vertige de vitesse pouvait gagner le temps, entraîner les minutes. Dites ! Pourquoi m'avez-vous imposé cette absence ? Vous saviez bien qu'elle me ferait mal !

HÉLÈNE

Taisez-vous ! Je ne veux pas le savoir ! Vous n'avez pas le droit de me parler ainsi ! Malgré tout ce que je vous ai dit, vous arrivez ici chaque jour plus fou, plus exalté que la veille. Vous n'avez pas été loyal. Vous vous rappelez nos conventions ? Vous ne les avez pas respectées. Vous m'avez dit, vous me dites chaque jour des choses que je n'ai pas à savoir, et que je ne veux plus entendre ! Vous ne vous en rendez pas compte, depuis que vous venez ainsi dans cette maison, l'atmosphère est irrespirable... Si ! si ! Finissons-en ! Je ne veux plus vous voir !

CHALLANGE

Chaque fois que je reviens vers vous, après des heures d'attente si longues, pourquoi faut-il que je retrouve un visage tout refroidi, une âme toute refermée, toute reprise !

HÉLÈNE

Vous n'aurez plus cette déconvenue. Vous ne viendez plus ici. Vous ne me verrez plus. Je me suis trompée. Vous ne pouvez pas être un ami, l'ami que j'espérais que vous seriez. Alors, allez-vous-en. Séparons-nous. C'est mieux.

CHALLANGE

Allons ! Ce n'est pas vous qui me parlez ainsi ! C'est votre mari qui exige, qui vous impose...

HÉLÈNE

Vous vous trompez ! Mon mari ne m'a jamais imposé quoi que ce soit ! C'est moi, moi seule, vous entendez, qui vous prie de vous en aller et de ne plus venir dans cette maison.

CHALLANGE

C'est impossible. Je refuse. Je vous vois déjà si peu !

HÉLÈNE

Mais je l'exige !

CHALLANGE

Vous me condamneriez votre porte ! Vous !

HÉLÈNE

Oui, moi !

CHALLANGE

Vous pouvez me parler ainsi, après nos longues causeries, après cette promenade à Boutiers que nous avons faite l'autre jour, après tout ce que je vous ai dit !

HÉLÈNE

Que vous ai-je répondu ?

CHALLANGE

Je ne sais pas. N'importe ! Je sais que vous m'avez entendu, écouté !

HÉLÈNE

Oh ! J'ai été beaucoup trop faible avec vous. Je vous ai trop laissé parler. Il y a en vous une telle force ! Quand vous étiez parti, en repensant à vous, je me détestais. Et pourtant vous l'ai-je assez répété qu'il fallait vous débarrasser de cette folie !

CHALLANGE

Vous ne pensiez pas ce que vous disiez !

HÉLÈNE

Vous dites ?

CHALLANGE

Mes paroles vous troublaient !

HÉLÈNE

Ce n'est pas vrai !

CHALLANGE

C'est vrai ! Votre voix protestait, mais votre regard m'approuvait ! L'autre jour, quand nous avons été surpris par la pluie, ici même, je vous ai menée jusqu'au salon. Vous vous rappelez ? Je vous ai parlé à l'oreille. Quelque chose de lumineux a passé dans toute votre chair, et vous êtes devenue tout à coup tellement belle que je vous ai conduite à la glace, sans rien dire, pour que vous vous regardiez !

HÉLÈNE

C'est faux ! Je vous ai répondu ! Je vous ai dit ce que je pensais de votre audace ! Je vous ai dit que je vous défendrais de me revoir si vous recommenciez !

CHALLANGE

Vous l'avez mal dit !

HÉLÈNE

Eh bien ! regardez-moi maintenant ! Je vous le répète ! Je ne veux plus vous voir ! Je veux que vous partiez. Et je vous ferme ma maison ! Me croyez-vous enfin ?

CHALLANGE

Mais vous n'avez donc pas compris comment je vous aime ?

HÉLÈNE

Encore ce mot ! Vous êtes content de me le jeter au visage ! C'est indigne ! C'est lâche ! Laissez-moi !

CHALLANGE, âprement.

Hélène, je ne suis plus un jeune homme. J'ai trente-huit ans, et c'est devant vous que j'ai prononcé ce mot-là pour la première fois de ma vie, la première fois, sur mon honneur. Je ne crois pas vous faire une injure. Oui, avant de vous connaître, je croyais que les femmes nous étaient tristement inférieures et ne pouvaient

guère qu'encombrer la vie d'un homme de combat. Je les ai traitées comme des jouets. Et puis je vous ai vue. Il m'a semblé que je naissais à une autre vie, tout à coup. Rien n'a plus compté aussitôt, que vous. J'ai compris le sens de l'ambition, du travail, de la force, de la fortune, de la gloire. Vous êtes pour moi le but suprême. Un homme comme moi ne sait pas renoncer.

HÉLÈNE

Qu'espérez-vous donc ?

CHALLANGE

Je veux que vous deveniez ma femme.

HÉLÈNE

Vous êtes un extravagant !

CHALLANGE

Je suis un homme qui vous aime !

HÉLÈNE

Il suffit à présent ! Si vous ne partez pas à l'instant, j'appelle !

CHALLANGE

Appelez ! Appelez ! Faites un scandale si vous l'osez, ça m'est égal. Je vous préviens que vous ne m'empêcherez pas de vous voir. Vous ne savez pas ce que peut être l'amour d'un homme

de mon âge qui ne croyait pas à l'amour ! Les obstacles, ça m'est égal ! Les convenances, le monde, votre famille, la mienne, ça m'est égal ! Votre mari, ça m'est égal ! Nous avons les mêmes relations. Vous me rencontrerez partout. Partout je serai là pour vous rappeler que je vous aime, que je vous aime de cette façon-là !

HÉLÈNE

Vous oseriez !

CHALLANGE, terrible.

Si j'oserais !... (Ils se regardent sauvagement. Challange, alors, toutes forces brusquement tombées, chancelle, passe sa main sur ses yeux, se reprend et, presque humble à présent :) Ah! Hélène, nous sommes là, dressés l'un contre l'autre. Nous nous bravons. Nous avons l'air de nous haïr... Et si vous saviez quel respect, quel infini respect j'ai pour vous !

HÉLÈNE, perdant contenance.

Je vous crois... (Oppressée et cherchant ses mots :) Je sais que vous êtes sincère... On n'est pas maître d'éprouver ou de ne pas éprouver certains sentiments, je le sais... Mais on peut tout de même les vaincre... On peut se vaincre... C'est une question de volonté. Vous aurez cette volonté-là... N'est-ce pas ?... Vous l'aurez ? Vous n'allez pas me poursuivre, me traquer ?... Vous savez bien que je ne vous aime pas, que je ne peux pas

vous aimer ! Vous allez faire ce que je vous demande ! (*Il fait signe que non, doucement.*) Voyons, voyons! Vous savez bien quels gens nous sommes! Vous savez qui est mon mari !

CHALLANGE

Je sais l'homme qu'est votre mari. Je sais vos sentiments pour lui. Mais, si l'homme qui vit avec vous n'était pas un homme supérieur, vous ne seriez pas ce que vous êtes. Je ne vous aimerais pas autant.

HÉLÈNE, *suppliante.*

Il faut m'oublier ! Il le faut ! Il ne faut plus m'aimer, Challange ! J'ai beaucoup d'amitié pour vous. Prouvez-moi que vous la méritez, et renoncez à vos folies !... Écoutez ! Écoutez !... Vous vous trompez sur moi. Vous me connaissez mal. Ce n'est pas votre faute... Mettez-vous là ! Je vous dirai... Vous comprendrez, j'en suis certaine... Pourquoi vivre toujours dans une espèce de lutte ? Est-ce que nous ne pourrions pas enfin nous parler doucement, calmement, sans cette obsession de vos regards sur moi ?... Je ne suis pas combative, moi. Je n'aime pas, je ne sais pas lutter. Cela m'épuise d'avoir toujours à vous opposer cette attitude armée et hostile. J'aimerais tellement mieux vous expliquer

doucement ce que je suis, ce qu'est ma vie. J'aurais tant de choses à dire ! Je vous assure que vous ne me connaissez pas.

CHALLANGE

C'est vrai. J'y pense maintenant avec un peu de honte. C'est toujours de moi que nous parlons.

HÉLÈNE, reprenant confiance, et plus calme.

C'est naturel. C'est plus facile pour les hommes de se raconter. Vous êtes tout entiers, vous autres, dans votre action, dans votre vie extérieure. Tandis qu'une femme, c'est dans de si petites choses qu'on la trouve, si intimes, si insaisissables ! C'est toujours un peu impudique ce qu'une femme a à dire d'elle-même, car ce n'est jamais que de l'âme, de l'âme, toujours de l'âme... Il faut pourtant que vous sachiez... Il y a un grand malentendu entre nous. Vous avez des idées étranges... Vous m'avez dit un jour que l'amour d'une jeune fille... n'avait pas de valeur.

CHALLANGE

Vous y avez pensé ?

HÉLÈNE

Oui. Oui... Ce n'est pas vrai !

CHALLANGE

C'est vrai. Un premier amour, ce n'est rien. Ce n'est pas l'amour.

HÉLÈNE

Vous vous trompez ! J'aime mon mari ! (Avec force :) J'aime mon mari ! Je suis heureuse ! (Un temps. Il la regarde, surpris.) Sans doute, on ne sait pas à vingt ans. On a l'âme encore tout obscure. Mais les forces, quand on est jeune, sont tellement tendues vers l'avenir ! On a un tel instinct, une telle divination ! J'ai été demandée en mariage plusieurs fois. J'ai refusé sans hésiter tous ceux qui se sont présentés. Et quand enfin lui est venu, j'ai bien senti que c'était lui, et qu'il fallait que ce fût lui. Je ne me suis pas trompée, Challange ! J'aime mon mari ! Depuis dix ans, j'aime mon mari ! Je suis heureuse ! Vous ne savez pas ce qu'il est. Il se montre si peu ! On ne le connaît pas ! Personne ne le connaît. Sa mère même ne le connaît pas.

CHALLANGE

Vous m'avez dit que vous vouliez me parler de vous. Parlez de vous !

HÉLÈNE

De moi ? Je vous parle de moi ! Ce que j'ai à vous dire de moi, c'est lui. Je vis à travers lui.

Avant lui, je n'existais pas. Je n'étais qu'attente, ignorance. C'est quand il m'a parlé pour la première fois que je me suis sentie un peu intelligente... Tenez, je me rappelle, après notre mariage, un voyage que nous avons fait. Un soir, nous étions accoudés sur le bordage du bateau, devant le coucher du soleil. J'étais lasse de la journée. Je regardais la mer, la côte, le ciel splendide. Il y avait en moi tant d'impressions diverses, si emmêlées et si intenses, que je sentais ma tête se perdre et que, dans tout ce paroxysme, c'était un peu comme si je n'avais rien senti. Et je lui ai crié tout à coup : « Vite ! Vite ! Racontez-moi ce voyage ! » Et il a commencé à m'expliquer doucement. Alors je sentais tout plus clairement et plus fort. Tandis que j'écoutais sa voix, la conscience me venait des choses et de moi-même. Tout mon être s'élargissait. Cette voix, il me semblait qu'elle me livrait le monde, que je naissais au monde, à l'ivresse d'exister... Eh bien ! depuis dix ans, que nous montions la côte ou que nous la redescendions, il est là, près de moi, intelligent, tranquille, qui me raconte le voyage ! Comprenez-vous ? (S'exaltant par degrés :) Il ne faut pas nous séparer dans votre esprit ! Je suis une part de lui-même. Ce que j'ai de meilleur, c'est ce qu'il m'a donné. Je ne fais rien sans le sentiment qu'il est là, à côté de moi, qui me juge, sans le dessein secret qu'il m'aime, qu'il m'ap-

prouve. Choisir une robe, c'est essayer de deviner celle qu'il aimerait. Et lui parler, c'est ma façon de me parler, de réfléchir. Même, tenez, cette amitié que j'ai pour vous, c'est à lui plus qu'à vous encore que j'aurais besoin de la dire. Ne pas tout ramener à lui, ne pas tout éprouver sur lui m'est une gêne, une contrainte insupportables. Depuis que vous venez ici, je ne suis plus tout à fait franche avec lui. Je m'efforce à l'être et ne peux pas. Cela m'étouffe !... Il faut cesser de me poursuivre ainsi, Challange ! Il ne faut plus me tourmenter ! Je me suis mal montrée, je sais. Pardonnez-moi. Je vous ai si peu vue, vous ai si peu parlé. Du grand discours que je vous tiens sans cesse en moi, je ne vous ai dit que des bribes. C'est étrange, en face de vous, je ne suis plus la même femme. On dirait, quand vous êtes là, qu'un autre moi s'éveille en moi, qui ne dit plus les mêmes mots, qui ne réagit plus de la même façon ! Même, autour de moi, ce décor qui devrait vous aider à me comprendre mieux, ces témoins de ma vie, ce jardin, le pré bas, la chênaie, la maison qui devraient vous tendre de moi un portrait ressemblant, fidèle, mentent dès que vous arrivez, ne sont plus, eux non plus, les mêmes, et parlent un autre langage. Comment m'y connaîtriez-vous quand je ne m'y reconnais pas ?... Cette maison !... cette maison !... si vous saviez !... (Elle dit très vite à

voix basse, comme une chose indicible :) J'ai perdu dans cette maison un petit garçon de quatre ans.

CHALLANGE

Vous avez perdu...

HÉLÈNE

Oui. Vous ne le saviez pas ?

CHALLANGE se souvient.

On me l'avait dit, si !

HÉLÊNE

Vous l'aviez oublié !

CHALLANGE

Vous n'en parlez jamais.

HÉLÈNE

Je n'en parle jamais, c'est vrai. Même avec mon mari, nous n'en parlons jamais. Il aimait cet enfant... je ne peux pas vous dire !... Il disait : « Dieu est là ! Dieu est dans la maison !... » Et puis est arrivée cette abomination... Et ce qu'il a été alors, si vous saviez ! Ce qu'il a pu être pour moi ! Cette force sur moi ! Cette bonté sur moi !... Sans lui, bien sûr, je serais morte...

(**Elle refoule ses larmes et, avec une sorte de violence contenue, elle affirme :**) Je suis sa femme ! Je l'aime ! Il faut me croire ! C'est vrai ! (**Et, comme prise de pudeur après ce cri, plus doucement, presque humblement :**) Tout nous est commun, nos amis, nos familles même ! Sa mère est devenue la mienne ! Et c'est si bien, cette union, cet abandon ! C'est si calmant, ce bruit de pas qui accompagne votre pas, qui résonne avec lui, d'accord ! Et tout enfin, les choses qu'on ne possède pas seul, mais qu'on possède doublement, les progrès partagés, les espoirs partagés, les regrets, les orgueils partagés, partagés ! (**Elle réaffirme avec force, comme on se bat :**) Vous sentez, n'est-ce pas, que c'est bien, tout cela ! Que c'est cela, la vérité ! Que l'amour, c'est ce qui est fait avec du temps, de la durée, avec la substance même du cœur !... N'est-ce pas ? j'ai raison ? Vous me comprenez bien ? C'est vrai ce que je vous dis là ?... (**Elle est toute frémissante. Elle s'arrête, un peu égarée. Elle reprend avec une sorte de terreur :**) Alors ? Alors ? Vous n'allez pas vous acharner ? Vous allez me laisser ? Dites ! Vous allez partir ? (**Elle supplie :**) J'aime mon mari ! Allez-vous-en ! Allez-vous-en ! Allez-vous-en !

CHALLANGE, qui n'a cessé de la regarder fixement, fait au contraire un pas vers elle. Un éclair de triomphe a passé dans ses yeux. Et, frémissant de joie :

Hélène ! Enfin !

HÉLÈNE sous ce regard victorieux se trouble, lâche pied et, brusquement, renonçant à cette lutte désespérée, s'avoue toute :

Eh bien ! oui, là, je suis malade ! Qu'est-ce que vous avez fait de moi ? Je ne pense qu'à vous ! Je suis hantée par votre image ! La vie n'est plus la vie lorsque vous n'êtes pas là ! Cette semaine, vous ne savez pas, cette semaine a été atroce ! Je n'en peux plus. Je suis à bout... Je ne sais plus que vous attendre, qu'espérer, guetter, sonder sans fin le vide ! Ce matin, je me suis enfermée dans ma chambre pour pouvoir me crier votre nom à mon aise ! L'autre jour, vous aviez appuyé votre main sur cet arbre. Je n'osais pas lever la tête parce que j'avais peur de rencontrer vos yeux, ces yeux trop transparents que vous avez parfois. Alors je regardais, pendant que vous parliez, votre main, là, votre main d'homme, où il passait de temps en temps comme un frisson. Depuis, je vois cette main. J'y pense. Je viens ici revoir cet arbre. Si vous saviez, quand vous n'êtes pas là, mon ami, ce qu'il peut tenir de solitude sous cet arbre ! Et puis j'entends votre voiture et le grand portail qu'on vous ouvre. Alors la vie revient. Le sang afflue en moi. Tout bourdonne. Tout s'illumine !

CHALLANGE

Ah ! ce que vous dites là ! Ce que vous dites

là ! Savez-vous que c'est tout ce que j'ai voulu au monde !

HÉLÈNE

Oh ! n'en soyez pas fier, allez ! Il n'y a pas de quoi être fier, je vous jure ! Vous en avez fait dans mon cœur un chaos ! C'est épouvantable ! Pourquoi est-ce que je pense à vous de cette façon ? Moi, je croyais qu'une honnête femme ne pouvait aimer qu'une seule fois, qu'un amour comme le mien, ça durait toute la vie, et ce n'est pas vrai ! Ce cœur, tout plein de mon mari, voilà qu'il se remet à battre pour un autre ! Ce que j'ai senti autrefois, ce miracle, ce don du ciel, ça recommence ! Et même, c'est plus fort ! Car jamais je n'ai été jetée hors de moi-même à ce point-là. Je me rappelle, jadis, j'étais tout de même lucide. Je pouvais retenir en moi, cacher aux miens ce que j'éprouvais. C'était un grand bonheur, mais calme, mais limpide. A présent, c'est brutal, c'est trouble. C'est affreux ! On dirait qu'il y a un poison dans mon sang ! Alors, moi, je ne comprends plus... C'est possible, cela ? Dites ! C'est dans la nature ? Cela arrive des choses pareilles ? Je croyais, moi, que tout était bien dans le monde. Et voilà comme les choses se passent ! Mais enfin comment sommes-nous faits ? On nous ment ! La vie est mauvaise !

CHALLANGE

La vie... La vie... C'est toujours elle qui a raison ! Vous ignorez la vie. Vous allez la connaître ! On vous en a tenue trop longtemps écartée. Laissez-vous donc aller à la joie, orgueilleuse ! Je savais bien que vous m'aimiez, que vous ne pouviez pas me repousser. Je le savais. Je vous attendais. Je vous aime...

HÉLÈNE

Mais vous ne m'écoutez pas ! Vous ne me comprenez pas ! Mais cette femme que je suis, que je viens d'avouer, je ne l'accepte pas ! Je ne m'accepte pas ! Si je vous parle ainsi de moi, c'est pour que vous m'aidiez à me sauver de vous ! Vous voyez bien que je suis malade, que je suis une femme possédée. J'ai besoin de vous ! Aidez-moi ! Rendez-moi la femme que j'étais ! Je ne vous chasse plus, là, vous voyez ! Je ne peux pas me passer de vous. Vous viendrez, au contraire. Vous serez mon ami. Et tout cela s'épurera, se guérira, deviendra digne des gens que nous sommes. Et cette monstruosité, une femme comme moi aimant deux hommes, il faudra bien qu'elle disparaisse ! Je sais que vous êtes un homme droit, que vous ne profiterez pas de ce que je vous dis là ! J'ai foi en vous. N'est-ce pas ? Vous n'abuserez pas ? Vous ne me demanderez pas trop de moi ?

CHALLANGE

Mais je demande tout ! Vous abandonnerez tout ! J'exige tout, au contraire !

HÉLÈNE, retombant et se tordant les mains.

Ah ! mais c'est effroyable alors !

CHALLANGE

Mais pourquoi ? Qu'est-ce qui vous retient ? Contre quoi vous débattez-vous ? Vous m'aimez, Hélène, à présent ! Vous venez de me le crier vous-même avec votre adorable spontanéité, votre belle franchise d'enfant ! Alors, pourquoi cette épouvante ?... Je ne comprends pas ! Vous savez bien qu'il ne peut pas s'agir pour nous d'amours équivoques ou vilaines, et que c'est votre vie entière que je vous demande ! Qu'est-ce qui vous empêche de devenir ma femme, puisque c'est moi que vous aimez ?... Je ne comprends pas, je vous assure... Vous me demandez de vous aider à vous souvenir, moi qui ne veux au monde que vous faire oublier !... Écoutez-moi ! C'est notre vie à tous les deux que nous jouons en ce moment. Qu'est-ce qu'il vient faire ici, ce vieil antagoniste entre la prétendue raison et les forces vives de l'amour ? La religion a mis la faute dans le recommencement de l'amour. Mais elle est la haine de

l'amour, la haine de la vie ! Je comprends. Elle veut les mortifications, les renoncements. C'est logique. Elle est logique. Mais vous n'êtes pas religieuse, Hélène ! C'est à la vie que vous croyez ! Alors ? Alors ?... La société aussi demande la constance, veut les amours indissolubles. Mais elle aussi a ses raisons. Elle pense aux enfants. Elle sacrifie les droits de l'amour aux droits de l'enfant. C'est bien. C'est juste. Mais vous, vous n'avez pas d'enfants !... Je ne comprends pas, je vous assure ! Quand ce grand cri d'amour vient de jaillir de vous, quand nous pouvons toucher toute la joie du monde, vous vous dressez contre vous-même ! Vous repoussez cette grâce unique ! Hélène, Hélène, ma grande amie, je vous jure, je ne comprends pas !

HÉLÈNE

J'aime mon mari !

CHALLANGE

Ce n'est pas vrai ! Si vous aimiez votre mari, est-ce que j'existerais pour vous? Qu'est-ce que c'est que cet amour que vous me demandez de sauver, à moi, l'ennemi, et qui vous laisse tout accablée, toute pâmée, tout ivre d'un autre, à ma merci enfin, car je le sens bien que vous m'appartenez, que vous êtes à moi tout entière ! Qu'est-ce que c'est que cet amour ? Et de quoi est-il fait ?... Voyons, ne tremblez

pas. Répondez-moi. Vous dites que vous aimez votre mari. A quoi sentez-vous que vous l'aimez ?

HÉLÈNE, d'abord déconcertée et sans voix, enfin, d'une voix montée du plus profond d'elle.

Je ne peux pas lui faire de mal.

CHALLANGE, un instant saisi, se reprenant.

Alors nous serons deux que vous torturerez ! Vous vous sacrifierez. Vous me sacrifierez. Qu'est-ce que c'est que cette pitié qui veut les plus grandes ruines ? Non ! Vous ne résisterez pas à cet élan qui vient du plus profond de vous ! (Tout près d'elle :) Vous êtes fatiguée de vous souvenir ! Vous étouffez entre ces arbres et cet homme qui n'ont plus rien à vous apprendre...

HÉLÈNE

Obstiné ! Obstiné ! Vous ne me trouvez pas encore assez vaincue ! A quoi bon tant de paroles, mon Dieu ! Vous le savez bien que je suis sans défense ! Vous êtes là, vous vous acharnez ! Vous n'êtes qu'une volonté de victoire, implacable ! Alors, tout est fini. Prenez. Je m'abandonne. Puisque, après tant de débats, je suis plus faible chaque jour, puisqu'il fallait en venir là, faites de moi ce que vous voudrez. Je ne me défends plus. Je vous aime ! Je vous aime ! Je n'ose pas vous dire à quel point je vous aime !

C'est horrible ! Mais que vous importe ! Vous me voyez souffrir. Cela vous est égal ! Alors, je suis perdue, et vous n'avez qu'à prendre ! Je suis une femme perdue. Prenez ! Prenez ! Prenez !

CHALLANGE, reculant.

Dans quel état vous vous mettez ! Vous pouvez me parler ainsi !... Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas possible ! Ce n'est pas le désespoir que je vous apporte, dites ! Il y a tant de joie en moi ! L'amour, c'est de la joie. Vous allez la toucher. Vous avez foi en moi ?... Voyons ! Regardez-moi ! Oh ! ce visage !... Vous me bouleversez, Hélène, avec un tel visage... Hélène !

HÉLÈNE, d'une voix blanche, indifférente, comme morte.

Qu'importe ? Je vous appartiens. Je vous aime. Cela suffit. N'en demandez pas davantage. (Il la regarde, honteux, indécis, immobile. Un silence.) Vous vous taisez ?

CHALLANGE

Ce n'est pas sombre et douloureuse que je vous veux. C'est claire, heureuse ! C'est dans la joie qu'il faut que vous veniez vers moi. Ce passé auquel vous tenez si âprement vous paralyse, vous étouffe. Brisez ces liens qui vous retiennent ! Soyez forte ! Quand je souffre, moi, j'empoigne ma douleur avec rage pour en finir

vite avec elle, et je me désespère jusqu'à ce que je me console ! Je vous aime ! Vous ne sentez pas quelle puissance de vie, de recommencement, de départ, il y a dans ce mot ?... Ne vous torturez plus. Venez être ma femme ! Je vous emmène ! C'est vers vous-même que je vous mène !

Il lui a tendu les mains.

HÉLÈNE, *éperdue.*

A présent ?

CHALLANGE

Oui ! Dans les passages difficiles de la route, il faut aller vite, se précipiter vers le but, sans autre pensée que le but ! Venez ! Venez !...

HÉLÈNE

Vous le voulez ?... Oui, c'est peut-être mieux ainsi... Déjà je ne sais plus ne pas vous obéir... Tout me paraît simple et facile du moment que vous êtes là... Et c'est si bon cette sensation de ne plus penser, de ne plus s'opposer à soi-même, de s'abandonner au destin, de le laisser tout décider, tout vouloir, d'être aveugle et libre !

CHALLANGE

Alors ?

HÉLÊNE

Je vous obéirai. Je réclamerai dès ce soir ma liberté à mon mari.

CHALLANGE

Vous vous ferez souffrir encore ! Ne sait-il pas déjà ? N'a-t-il pas tout compris ? Est-il besoin ?...

HÉLÈNE

Je veux parler à mon mari.

CHALLANGE

Et puis ?

HÉLÈNE

Et vous me conduirez à Paris, chez ma sœur. J'ai une sœur. J'y resterai en attendant que je sois libre et puisse disposer de moi.

CHALLANGE

Des délais !

HÉLÈNE

Oui !... Ayez ce soir une voiture toute prête.

CHALLANGE

Je serai là, dans cette allée.

HÉLÈNE

Non ! Pas ici ! Il ne faut plus venir ici ! Je veux partir d'ici seule. Chez vous, ce soir !

CHALLANGE

Merci. (Il a entendu un pas.) Quelqu'un !

HÉLÈNE

C'est mon mari.

Un temps. Henri paraît. Challange fait un pas vers lui et on voit les deux hommes s'avancer l'un vers l'autre... Ils vont s'atteindre, se colleter peut-être ? Non. Ils s'arrêtent à deux pas l'un de l'autre, face à face. Reprise, au lointain, de ce bruit de cognée.

SCÈNE III

HÉLÈNE, HENRI, CHALLANGE

CHALLANGE

J'ai à vous parler.

HENRI

Croyez-vous ?

CHALLANGE

Votre femme...

HENRI

Non ! Rien entre nous. En d'autres temps, nous nous serions coupé la gorge. Cette facilité ne nous est plus offerte. Notre temps, nos mœurs nous la refusent. Nous avons affranchi la femme de son antique dépendance et l'éternel débat n'est plus en dehors d'elle. Il est en elle.

Je n'ai rien à entendre ici que de ma femme. Retirez-vous ! Rien de possible entre nous deux sans ridicule ou sans scandale.

CHALLANGE

Soit !... A bientôt, madame !... A tout à l'heure, madame !

Il s'éloigne.

SCÈNE IV

HÉLÈNE, HENRI

HENRI

Alors, Hélène, qu'as-tu à me dire à présent ?... Quoi ? C'est si difficile à dire ?... Mais non ! Essaie ! Il fait presque tout à fait nuit... A peine si je te vois... Allons ! Parle, voyons ! Sauvons du moins cette franchise que nous avions... Quoi ? Quoi ? Et quoi ?

HÉLÈNE

Henri, j'ai besoin... Je voudrais... aller à Paris.

HENRI

A Paris ? Ah !... Eh bien ! mais c'est tout simple : va !... Quand t'en vas-tu ? Elle se tait, muette, figée.) Tu resteras longtemps absente ?...

(Elle se tait.) Oui ?... Très longtemps ?... Toujours?... Tu ne reviendras plus ?... Hélène, tu veux t'en aller... C'est fini. (Elle se tait.) Le plus tôt alors sera le mieux... Je ferai ce que je pourrai pour que ta liberté te soit rendue très vite... le plus vite possible... Adieu.

Il s'éloigne dans la nuit tombée. On entend quelque part, au loin, un tronc qui craque et qui s'abat dans un grand remuement de feuillées écroulées.

ACTE TROISIÈME

ACTE TROISIÈME

Le salon du premier acte. La porte-fenêtre est ouverte sur la nuit de lune. Aucune lampe n'est allumée.

SCÈNE PREMIÈRE

HÉLÈNE, HENRI

Hélène entre, venant du dehors, enveloppée dans son manteau. Elle traverse la pièce, va vers la porte de sa chambre. Au moment qu'elle va l'atteindre, Henri, qui était assis, la tête dans ses mains, devant l'âtre sans feu, se dresse. Hélène s'immobilise. Henri allume. Il a quelque chose de souffrant, de désordonné, de surpris.

HENRI

Toi ! A cette heure ?... Mais pardon ! Tes gestes à présent ne regardent que toi... J'ai l'air de t'avoir attendue, guettée... Ce n'est pas ma façon ! Tu ne m'aurais pas trouvé là si je ne t'avais crue partie... Il m'avait semblé lire en toi, là, tout à l'heure, sur la terrasse, dans l'aveu

que je t'arrachais, la résolution d'un départ immédiat. Il régnait par ailleurs ici un silence inhabituel, un je ne sais quoi de vacant, d'abandonné, un étrange ordre aussi qui m'avaient fait penser que tu avais voulu brusquer le dénouement... Je m'en étais félicité.

HÉLÈNE

N'aie pas peur. Je vais m'en aller. Je vais te délivrer de moi.

HENRI

Prends ton temps. Je quitte la maison. Nous ne nous rencontrerons plus, je te le promets. Gonthier va me donner asile quelques jours.

HÉLÈNE

Pourquoi ? Ce n'est pas nécessaire. Ne te dérange pas pour moi... (Comme il va sortir :) Un instant encore, veux-tu !

HENRI, avec une immense lassitude.

Ne nous sommes-nous pas tout dit ?

HÉLÊNE

Tout à l'heure, là, sur la terrasse, quand nous nous sommes séparés, il faisait presque nuit... Je te voyais à peine... Je voulais te parler... Je ne pouvais pas parler...

HENRI

Tu tiens beaucoup à renouer cet entretien ? Tu ne crois pas que le sujet est épuisé ? Tu tiens à mieux fixer en moi l'image de la femme qui a été ma femme rentrant de chez un homme à cette heure de nuit ?

HÉLÊNE

Je ne viens pas d'où tu crois.

HENRI

Ah ! Et d'où viens-tu donc ?

HÉLÊNE

J'ai marché dans le bois, toute seule.

HENRI

Toute la nuit ?... C'est déjà presque le matin !

HÉLÊNE

Tu crois que je te mens ? T'ai-je jamais menti ?

HENRI, durement.

Alors ! Qu'as-tu à dire ? Allons !

HÉLÊNE, avec effort.

Nous ne nous reverrons peut-être jamais plus...

HENRI

C'est vraisemblable.

HÉLÈNE

Et tu penses, toi, que tout est dit ?

HENRI

Que pouvons-nous avoir à nous dire à présent ? Que peuvent avoir à se dire un homme et une femme qui se quittent pour toujours ?

HÉLÈNE

Pour toujours ! Sans un mot, sans un regard d'adieu ?

HENRI

Comme dans un accident mortel, oui. Pourquoi pas ?

HÉLÈNE

Il aurait donc suffi d'une heure, d'un instant, pour creuser entre nous cet abîme sans nom, pour que je ne sois plus pour toi qu'une étrangère, plus étrangère qu'une étrangère ?

HENRI

C'est toi qui t'en étonnes ? Tu avais peut-être compté que nous resterions bons amis !

HÉLÈNE

Moi, je ne te déteste pas. (Il va sortir. Elle cherche un mot qui le retienne. Elle dit, timide :) Il y a là, tu vois... là, dans ce meuble-là, ce qui nous reste... enfin... ce que j'avais gardé de... notre enfant...

tous ses portraits... et puis, tu sais, les petites choses...

HENRI

Alors ?... Alors ?

HÉLÊNE

J'ai partagé... J'ai pris quelques photographies... J'ai laissé celles que je sais que tu préfères, que tu aimes... celles, tu sais, de l'autre été... Je te les ai laissées. Tu les trouveras là...

HENRI

Prends-les toutes !

HÉLÊNE

Tu ne veux pas...

HENRI

Ou détruis tout !... Tu prétends, toi, tout oublier, mais tu veux que moi, je me souvienne ! Tu me confies le soin d'élever des chapelles à tout ce que tu abandonnes !... Ne compte pas sur moi pour ce soin. Je veux oublier, moi aussi !

HÉLÈNE

Je comprends que tu repousses avec exécration tout ce qui te rappellerait moi. C'est naturel. Mais lui ! Pas lui ! Lui, il ne t'a pas fait de mal. Tu ne pourras tout de même pas faire que son image ne soit en toi !

HENRI

Si elle y est, je l'en arracherai ! Oui, la sienne avec toutes les autres. Car tu as tout empoisonné. C'est la dernière minute qui compte. C'est à travers cette minute-ci que je verrai toujours tout le reste à présent. Mais j'arracherai tout, je te dis. Je veux le vide en moi, total !

HÉLÊNE

Tu ne pourras pas. Tu l'aimais trop...

HENRI

Assez ! Tais-toi.

HÉLÊNE

Notre petit !...

HENRI

Te tairas-tu ! Il est étrange que ce soit toi qui évoques notre passé avec cette obstination ! Qu'a ton enfant à faire ici ? Nous sommes dans le présent, nous ne sommes pas dans le passé ! Il est mort, ton enfant ! C'est ta chance qu'il soit mort !

HÉLÊNE

Oh !

HENRI

C'est cela qui te libère ! Va refaire ta vie, va ! Va vite ! Et laisse-moi oublier la mienne. Entre nous il n'y a plus rien. Tout est rayé. La page est blanche. La vie recommencera demain.

(**Il a haussé la voix. Il reprend, plus doucement :**) Tu ne pouvais pas disparaître ? Après ce que nous avions dit, avoir cette pudeur au moins de disparaître ?... Nous nous étions quittés proprement, sans laideurs. Cela ne te suffisait pas. Il te fallait des mots, une scène, des cris !

HÉLÈNE

Il me fallait une parole de compréhension, de paix, de charité.

HENRI

De pitié ? Tu réclames la pitié à présent ?

HÉLÊNE

Oui, la tienne. A défaut d'un restant d'amitié, ta pitié. Ton dernier mot, qu'il ne soit pas d'effacement définitif ! Dis-moi un dernier mot qui ne renie pas tout, qui ne me retire pas tout, qui ne soit pas d'exécration !

HENRI la regarde, immobile, muet. Il cherche sa pensée sincère, ce qu'il puisse dire de moins sévère sans mensonge. Enfin d'une voix sans couleur, sans expression.

Je t'ai aimée.

Un temps. Elle a baissé la tête. Il se retourne. Il va sortir. Un bruit insolite l'arrête. Il prête l'oreille.

On a marché dans le jardin...

Il élève la voix.

Qui est là ?...

Paraît Challange.

SCÈNE II

HÉLÈNE, HENRI, CHALLANGE

CHALLANGE

Moi. Oui, moi. Ma place n'est pas ici ? Je sais. L'heure est insolite ? Tant pis ! « Rien de possible entre nous deux, m'avez-vous jeté tout à l'heure, sans ridicule et sans scandale ! » Et pourquoi donc ?... La fausse pudeur, l'hypocrisie, les détours ne sont pas mon fait. Que tout soit enfin dit ! Que tout enfin soit clair !... Hélène a dû vous aviser ce soir même de ses intentions... (Il regarde Hélène, qui, d'une inclinaison de tête, lui fait comprendre qu'elle l'a fait.) Elle devait quitter cette maison ce soir même. Je devais, moi, cette nuit même, la conduire à l'endroit qui sera sa retraite en attendant que liberté nous soit donnée de nous unir. La nuit s'achève cependant. C'est déjà presque le matin. Elle est encore ici. Vous l'avez retenue. Je vous notifie à mon tour ses décisions et les miennes. Je viens la chercher.

HENRI

Prenez-la ! Je ne retiens ici personne. Hélène en effet m'a, ce soir, redemandé sa liberté. Je la lui ai rendue. Simple formalité. Elle savait depuis longtemps que je ne prétendais la tenir que d'elle-même. Elle n'est plus ma femme.

Elle ne m'est plus rien. Qu'elle aille donc où bon lui semble... Quant à nous, si je vous ai dit que la conversation était entre nous impossible, je me suis en effet trompé. Elle n'était que superflue.

HÉLÈNE

C'est moi, Challange, qui ai retenu mon mari, qui me suis attardée ici. Je voulais lui parler une dernière fois. J'ai été maladroite. Il m'a mal entendue... Je ne lui ai pas dit... Je n'ai pas su lui dire... Il est une chose pourtant que j'aurais bien voulu lui dire... qui vous concerne un peu aussi... qui vous concerne tous les deux... que je voudrais... Permettez-moi de vous la dire à tous les deux, puisque vous êtes là, maintenant, tous les deux... (Son regard va de l'un à l'autre.) Ce soir, je suis partie. J'ai quitté cette maison. (Vers son mari :) Tu ne t'étais pas trompé, Henri. J'étais partie, partie sans esprit de retour. (Vers Challange :) Je suis allée vers vous, Challange, comme je vous l'avais promis. Voici mon manteau, vous voyez !... J'ai pris par le sentier du bois. Je me suis arrêtée à la lisière du bois, devant la vigne des Bertaud, sur la butte, sous ce vieil arbre, vous savez, d'où on peut voir votre maison. Je savais que vous étiez là, qui m'attendiez, que je n'avais que cette vigne à contourner pour vous rejoindre. Et je suis restée là, appuyée à ce tronc. J'ai regardé votre maison. J'ai attendu... Et puis, je ne sais

plus comment cela s'est fait, je me suis remise à marcher. Où ai-je été ? Je ne sais plus. Ce n'était pas pour moi le chemin qui comptait. J'ai dû marcher longtemps, très longtemps, dans la nuit... Et puis je suis rentrée... ou, plus exactement, je me suis retrouvée ici... Retrouvée, oui. Pourquoi étais-je revenue ?... Cela non plus, je ne sais pas exactement... Il me semblait que tout n'avait pas été dit, que tout ici restait pendant, inachevé, que la brisure était trop vive et qu'il fallait à ce départ, à cette fin, un autre adieu... C'est cet adieu que je voulais, que j'ai tenté... (Vers Henri :) C'est là, je pense, la raison de mon retour. (Vers Challange :) Et la raison de mon retard... Je suis contente d'avoir pu vous en instruire tous les deux.

HENRI

Je retiens qu'avant de partir tu as éprouvé le besoin de tourner un dernier regard vers ce que tu abandonnais... de me marquer quelque regret, de la tristesse... Tu n'es pas de pierre. C'est bien. Je t'en donne acte. Tout est bien. Tu as, je pense, maintenant, satisfait à tous tes devoirs ? Rien ne t'attache plus ici ? Ce pas était un peu difficile à franchir, ce seuil symbolique à passer ? Mais il t'arrive du secours précisément ! On t'offre un bras. Prends-le. Appuie-toi sur ce bras. Et ne sois pas intimidée par ma présence. Il n'y a pas inconvenance à faire au

clair un geste clair sur l'opportunité duquel nous sommes d'accord. Va ! Passe ! Et, cette fois, ne te retourne plus ! Je fermerai sur toi la porte. Et tout ici sera en ordre de nouveau.

HÉLÈNE

De quels scrupules, en effet, de quels remords étais-je allée m'embarrasser ? Vous entendez, Challange ? On me montre la porte ! On me pousse dans vos bras ! Qu'attendons-nous ? Allons ! **(Elle a saisi son manteau. Elle s'avance, un peu égarée, sur le seuil, traînant ce manteau. Elle s'arrête, oppressée, défaille, s'appuie au chambranle. Chacun des deux hommes a fait un mouvement vers elle. Mais, tout de suite, Henri a arrêté le sien. C'est Challange qui soutient Hélène. Elle le repousse doucement.)** Un léger malaise... Pardon... Cela va passer... C'est passé... La fraîcheur de la nuit va me remettre... Allons !...

CHALLANGE **avance un siège vers elle.**

Vous êtes à bout de force, Hélène !

HÉLÈNE

Oui, je suis lasse affreusement... affreusement ! **(Elle s'est assise.)** Ne pourrait-il m'être laissé un peu de temps ?... **(Elle a tourné vers Challange un regard de prière. Et, maintenant, vers Henri :)** Un peu de temps !...

HENRI, **d'une voix changée, plus douce.**

Prends le temps qui t'est nécessaire. Je te

répète que je vais, afin de te mettre à ton aise, demander asile à mon garde et t'abandonner la maison.

HÉLÈNE

Quelques heures me suffiront. Je partirai dans quelques heures...

HENRI

Tu partiras quand tu voudras.

CHALLANGE, d'une voix, lui aussi, adoucie.

Je vous ai brusquée... C'est ma faute... Ces attaches que je voulais que vous tranchiez brutalement, que vous pensiez avoir tranchées, qui vous ont fait pourtant revenir sur vos pas, je n'en méconnais plus le sens ni la raison. Je respecte la femme que vous avez été autant que la femme que vous êtes. Je respecte votre chagrin, vos remords, vos déchirements... (Il regarde Henri.) Celui aussi qui les motive... Sera-ce toujours notre destin, à nous les hommes, d'avoir pour plus grands adversaires ceux-là, si rares cependant, que nous eussions choisis pour amis ?... Je ne vous brusque plus. Vous viendrez à votre heure... Je ne redoute rien. Je sais que vous viendrez. La femme que vous êtes ne se dédira pas. Elle ne peut s'être trompée.

Nous obéissons l'un et l'autre à des commandements qu'on ne transgresse pas... Je vous attends, et non pas faible, obéissante et déchirée, furtive, au petit jour, par des sentiers de bois... mais comme je vous ai dit que je vous attendais, comme vous m'aviez dit que vous vouliez venir, seule, confiante, assurée, au grand jour, par le grand chemin... Pardonnez-moi mon insolente impatience et ma brutale irruption..

Il sort.

SCÈNE III

HÉLÈNE, HENRI

HENRI

Et, cette fois, as-tu tout dit ?

HÉLÈNE

Tu penses maintenant encore que tout est dit ?

HENRI

Je pense depuis longtemps déjà que tout est dit.

HÉLÈNE

Tu me hais, n'est-ce pas ?

HENRI

Finissons-en, pour Dieu !... Tu as l'air d'une personne égarée, qui hésite, qui ne sait plus où elle en est, ce qu'elle veut, qui essaie de gagner du temps... Ce retour après ce départ, ces atermoiements, ces faiblesses, ce propos dénué de sens que tu t'obstines à prolonger... Si tu n'étais plus sûre de toi, si tu remettais en question les décisions que tu as prises, ce serait grave, je t'avertis, car, moi, je ne saurais revenir en arrière, car, encore une fois, pour moi tout est fini !

HÉLÈNE

Je connais ta rigueur et ton intransigeance. N'aie pas peur. Je n'ai pas changé !... (Et, brusquement accusatrice :) Mais c'est ta faute, ce qui nous est arrivé là ! (Et, peu à peu, avec une violence d'invective :) On m'attaquait ! Un homme fort, audacieux, dont tu m'avais toi-même appris à admirer le caractère et à respecter la valeur. Et, contre cette force et cette autorité, tu m'as laissé me battre et me défendre seule !... Ton orgueil ! Tu voulais ne me devoir qu'à moi. La victoire eût été plus belle, je sais bien. Mais la lutte n'était pas égale ! Je suis une femme... Tu me croyais très sage, très forte. Les femmes ne sont pas très sages. Les femmes ne sont pas très fortes. Ma force, c'était toi. Ma sagesse, c'était toi ! C'était en toi qu'il fallait croire, pas en moi ! C'est

lorsque l'on croit trop en moi, que je me sens abandonnée... Orgueilleux ?... J'ai dit : orgueilleux ?... Affreusement modeste aussi ! Lorsqu'il est arrivé ici, il t'a troublé par un esprit de décision, d'entreprise, des qualités qui ne sont pas exactement tes qualités. Ta pondération, ta mesure, ta sagesse t'ont paru grises. Tu as douté de toi ! Tu ne t'es plus aimé ! Tu t'en es reposé sur moi du devoir de te préférer !... Bien plus ! Tu as envisagé, tu as admis notre défaite ! Tu m'as dit : « Aujourd'hui, mûrie, évoluée, tu remets en question... Pourquoi pas ? » C'était lâche ! On détruit une femme avec des mots pareils ! Tout ton être aurait dû me crier, me jurer ta foi inébranlable en nous, ta certitude ! Il fallait me donner à lire dans tes yeux l'impossibilité pour nous d'une faillite ! Il ne faut dire aux femmes que ce qu'on veut qu'elles croient !... (Elle a saisi son manteau.) Tu pensais que tout était dit ! Je savais bien que non, que tout n'était pas dit, que moi, du moins, j'avais quelque chose à te dire ! Je ne savais pas quoi. A présent, je le sais ! Tu m'as trahie, abandonnée !... (Elle s'élance vers la porte, traînant son manteau sur le sol.) Et maintenant c'est moi qui pense que tout est dit !

HENRI a pâli.

Où vas-tu ?

HÉLÈNE

Laisse-moi !

HENRI

Où vas-tu ?... Reste ici ! (Il l'a violemment rejetée par le poignet à l'intérieur de la maison. Elle s'immobilise. Il la regarde. Un temps.) Vous exigez de nous toutes les libertés. Et quand, pour l'orgueil, la franchise et la dignité de l'amour, nous avons étouffé la voix de notre sang, cet instinct de domination, de possession, dont nous sommes faits, qui vient du plus profond de nous, quand nous vous avons tout donné, l'indépendance, les droits, la considération, l'égalité à quoi vous aspiriez si fort, vous regrettez votre esclavage et réclamez d'être traitées comme des enfants !... A qui obéis-tu en ce moment ? Réponds ! Vers quel destin crois-tu aller ?... Tu n'es pas seulement incertaine et troublée... Tu as l'air d'une personne traquée !... Aimes-tu ou n'aimes-tu pas cet homme ?

HÉLÈNE

Il me hante ! Il m'appelle. J'ai envie de courir vers lui !... En serions-nous où nous en sommes, si je ne l'aimais pas ?...

HENRI

Eh bien ! mais alors, cours ! Va le rejoindre, va ! Nous sommes ici dans de l'absurde ! Qu'attends-tu ?

HÉLÈNE

Que tu m'empêches d'y aller ! Que tu m'attaches ! Que tu m'enfermes ! Que tu me caches loin d'ici !... Oui ! Il m'est arrivé ce grand malheur, je l'aime ! Alors, toi, retiens-moi ! Calme-moi ! Sauve-nous !... Moi, si une femme avait voulu te prendre à moi, je me serais jetée sur toi, me serais agrippée à toi : tu aurais dû me déchirer, me briser les poignets, me marcher sur le corps !

HENRI

Folle ! Si je te retenais, quelle ombre de ma femme aurais-je retenue ? Quel fantôme aurais-je enchaîné ? Je garderais auprès de moi, toute ma vie, la femme d'un autre homme !

HÉLÈNE

Ta femme ! Ta femme ! On est la femme de son mari !

HENRI

On est la femme de l'homme qu'on aime !... Quand j'ai vu que tu t'égarais, que tu avais perdu le contrôle de toi, j'ai, surmontant ma répugnance, essayé de m'interposer. J'ai lu dans tes yeux de la haine !

HÉLÈNE

Il fallait passer outre !

HENRI

Et te violenter ?

HÉLÈNE

Me punir, oui !

HENRI

Je ne t'aimais déjà plus assez ! Va-t'en, te dis-je ! C'est fini. Même si, par un retour de cœur ou de raison, tu avais renoncé à lui, même si tu ne l'aimais plus, même si tu t'apercevais que tu ne l'as jamais aimé, que tu as été la victime d'un feu d'imagination, d'un mauvais air d'orage et de mots emphatiques, il resterait qu'entre nous deux tout est desséché, tout est mort, car, puisque tu as cru l'aimer, tu l'as aimé ! Comment veux-tu que j'oublie jamais que tu l'as aimé ?

HÉLÈNE

Qu'est-ce que cela veut dire « aimer » ? Tu le sais, toi ?... Je l'aime puisque our lui je suis partie de toi. Mais je suis revenue. Alors ? Où est l'amour ?... Ce que je t'ai dit devant lui, ce vertige qui m'a saisie au bord de cet autre destin, cette stupeur, ce désarroi, ce goût de mort qui m'ont fait fuir sur les chemins, et cette étrange volonté plus forte que ma volonté qui, comme malgré moi, m'a ramenée à toi... tu n'en as pas compris le sens ! Tu es buté,

figé dans ton intransigeance. Tu t'es fermé le cœur. Tu n'entends plus ma voix... Lui a compris. Les hommes sentent toujours bien mieux les défaites que les victoires. Tu n'as pas vu qu'il se troublait, qu'il affectait une assurance qu'il n'avait plus, que c'était lui qui, à son tour, s'en remettait à moi de la décision, doutait de soi, te préférait peut-être à soi ?... Si tu voulais, nous serions forts ! Je serais forte auprès de toi ! Nous serions très forts à nous deux !... Il partirait. C'est un homme bien. Je te promets qu'il partirait !... Mais tu m'as condamnée ! Tu ne crois plus en moi ! Tu te dis qu'il est là qui m'attend, qui me guette, que je me suis promise à lui, que je lui ai donné des droits, que celle qui a hésité, qui a faibli, hésitera et faiblira... Tu te trompes ! Ce n'est pas vrai ! Je ne sors pas diminuée de cet orage ! Au contraire ! C'est à présent que je suis tout à fait ta femme. Qu'étions-nous avant cette épreuve ? Quel prix avait une tendresse que rien n'avait contrebattue ? Il nous fallait, pour le savoir, ce grand combat que j'ai mené, ce grand mal que je me suis fait... C'est en face de sa maison, au moment où j'allais te perdre pour jamais, que j'ai senti ce que tu es, ce que nous sommes. Tu es ma conscience et ma vie. Tu es moi. Sans toi, je suis seule !... Henri, je ne t'ai pas menti. J'ai vécu au clair devant toi. Juge-moi. Décide de nous. Des deux forces

qui me déchirent, laquelle, toi, crois-tu qu'il faille appeler l'amour, puisque c'est ce mot-là qui te tourmente ?... Dis !... Si tu penses que de vous deux c'est lui que j'aime, je l'aime. Chasse-moi de toi ! Mais c'est lui alors qui aura, toute sa vie, auprès de lui, la femme d'un autre !... J'aime, tu m'as laissé aimer un homme qui ne m'est rien, que je ne connais pas ! (Elle attend à présent sa sentence. Il se tait.) Tu ne me réponds pas ? Tu ne dis rien ?... (Avec angoisse :) Henri !

HENRI

C'est que... je ne sais plus moi-même ce que je pense... Tu m'as fait si mal !... J'ai si mal !

HÉLÈNE

Si mal ? C'est vrai ? Tu as été pourtant si dur!... Tu avais l'air si dur et si maître de toi!

HENRI

Ah ! c'est que j'avais tant pensé à cette fin! L'attitude était prise d'avance. D'ailleurs, il y a toujours, à la minute suprême, l'orgueil qui monte et qui vous sauve... Mais, quand j'ai été seul là-haut, quand il n'y a plus eu que moi en face de moi, tous les instincts de possession, de domination, de bataille, de sang même, ont pris leur revanche ! Ah ! ça n'a pas été joli !... Il en a fallu un effort pour venir à bout de moi-

même, de la douleur et de la rage qui m'étouffaient ! Et quand enfin j'eus tout dompté, je n'ai tout de même trouvé en moi que ma défaite. J'avais laissé dans cette bataille l'orgueil de moi, le goût de moi... Je ne t'aimais plus. Non, je ne t'aimais plus, Hélène. Mais je ne m'aimais plus moi-même.

HÉLÈNE

Tu nous avais abandonnés !

HENRI

Oui.

HÉLÈNE

Tous les deux !

HENRI

L'homme et la femme sont solidaires.

HÉLÈNE

Et maintenant ?... Et maintenant ?

HENRI

Tu vois bien que je recommence à te parler comme à moi-même, à penser tout haut devant toi !... (Méditation. Elle est immobile, en attente. Il dit, doucement :) Le jour! (Il éteint la lampe. Le jour est à présent levé. Le ciel est rose.) Tâche à présent d'aller te reposer!... Le ciel est clair. Il fera beau. Mais il traîne sur le pré bas une mousseline de brume... Il ne

fait pas très chaud... Et tu es peu couverte... Et cette porte ouverte...

Il ferme la porte-fenêtre.

HÉLÈNE, devant ce geste qui la réintègre, a un élan vers lui.

Henri !

HENRI, avec encore un recul, malgré lui.

Va, je te dis !...

HÉLÈNE, douloureuse, déçue.

Ah ! tu n'oublieras pas ! Tu m'en veux ! Tu m'en veux !

HENRI, profondément, gravement.

Non, je ne t'en veux pas... **(Avec respect, admiration :)** Tu t'es bien défendue !

Le visage d'Hélène s'éclaire. Mais :

HENRI, aussitôt rembruni par le pincement du souvenir, la repousse du geste.

Va maintenant te reposer !

HÉLÈNE, nettement, orgueilleusement.

Non.

HENRI

Tu ne veux pas ?

HÉLÈNE, de même.

Non.

HENRI

Tu veux rester là ?

HÉLÈNE, de même.

Oui.

HENRI la regarde, comprend qu'elle attend autre chose de lui, une étreinte, à quoi elle a droit. Mais c'est trop tôt... Il ne peut pas encore. Il se dérobe, s'approche de l'âtre, prend dans le coffre à bois une brassée de brandes.

HÉLÈNE l'a suivi.

Tu fais du feu !

HENRI

Une flambée de brandes, puisque tu restes là...

Il s'agenouille devant l'âtre.

HÉLÈNE

Ce n'était pas la peine !... Attends ! Je vais t'aider ! (Elle lui passe des brandes :) Tiens !

HENRI

Merci. (Il se relève, tandis que les brandes pétillent.) Assieds-toi ! (Elle hésite, le regarde. Il répète :) Assieds-toi ! (Elle s'assied sur un tabouret bas devant le feu.) Chauffe-toi !

Elle est illuminée par la flamme du foyer. Elle regarde le feu. Il s'éloigne, gagne la porte, s'arrête..., revient sur ses pas, va vers elle, reste un instant debout près d'elle, derrière elle... et brusquement, avec une espèce de fougue tendre, se penche, lui saisit la tête à pleines mains, lui met un baiser dans les cheveux, un baiser qui ne se relève plus. Elle se retourne. Elle tend vers lui, ardemment, un visage heureux. Il l'enveloppe... Elle se livre... Un rayon de soleil doré pénètre, oblique, la maison.

FIN

Imp. CRÉTÉ, Corbeil (S.-et-O.)
7692-10-48 — C. O. L. 31-1631
Dépôt légal, 4e trimestre 1948.
Numéro d'édition : 492.

/10

ŒUVRES DE PAUL GÉRALDY

Toi et Moi (Stock).

Le Prélude (Stock).

Clindindin (Calmann-Lévy).

Voir, Écouter Sentir (Flammarion).

Féeries (Nouvelle Revue Critique).

L'Homme et l'Amour (Hachette).

Vestiges (Messein).

Si je voulais, La Femme Adultère, L'Homme de joie (*en collaboration avec Robert Spitzer*), Stock.

POUR PARAITRE :

Théâtre complet : les Noces d'Argent, Aimer, les Grands Garçons, Robert et Marianne, Christine, Double-Deux, Duo (*d'après Colette*), Gilbert et Marcellin, Vous qui passez dans l'ombre...

IMP. KAPP

